



ÊTRE AIMABLE

LETTRE A UNE JEUNE AMIE

La jeunesse, la beauté, la fortune,
ont un terme; l'amabilité n'en a pas.
(Baron PETIET).

MA CHÈRE JEANNE,



tu m'as interpellé l'autre jour en me disant : « Vous avez écrit dans votre livre *La Jeune fille* que notre premier devoir est d'être jolie. Eh bien ! quel est le second ? » A cette question brusquement posée, j'ai répondu sans la moindre hésitation : *Être aimable*, par l'excellente raison qu'il ne suffit pas d'être jolie pour être aimée longtemps. C'est la beauté qui nous attire et la bonté qui nous retient. J'aurais pu te répondre aussi par ce vers de Victor Hugo :

Demande à la vertu le secret du bonheur ;

mais comme ta petite moue et tes grands yeux étonnés m'ont laissé entrevoir que je ne t'avais qu'à demi convaincue, je viens aujourd'hui développer ma pensée.

M^{me} Necker, la mère de l'illustre auteur de *Corinne*, a écrit : « Être aimé, c'est recevoir le plus grand et le plus doux de tous les éloges. » On ne peut exprimer en termes meilleurs combien il est précieux d'être aimable, c'est-à-dire digne d'être aimé. J'ai déjà montré ce que la bonne humeur et sa compagne, la bonne grâce, peuvent ajouter au charme du visage ; mais puisque le visage n'est pas seul à jouer un rôle dans la vie des femmes, il convient de faire aussi la part du cœur et de l'esprit, part qui doit être large surtout pour les personnes qui n'ont pas eu tous les dons en partage, celles à qui le bon vieillard de Sully Prudhomme s'ingénie à tourner un compliment sur la beauté de leurs cheveux.

Du jour où les personnes de ton sexe ne sont plus des fillettes, elles sont de grandes filles très avisées, très clairvoyantes qui, avec les sentiments qu'elles éprouvent et les impressions qu'elles reçoivent, ont charge de compléter elles-mêmes leur éducation. C'est alors qu'elles se conduiraient au mieux de leurs véritables intérêts en adoptant pour règle de conduite ce mot d'un poète latin : « Si vous voulez être aimé, soyez aimable. » (*Si vis amari, amabilis esto.*) Nicole devait dire plus tard, dans la même pensée : « Il est presque toujours vrai que si l'on ne nous aime pas, c'est que nous ne savons pas nous faire aimer ».

Assurément, les jeunes filles n'ont pas tous les torts lorsqu'elles comptent, pour plaire, sur leur jeunesse et leur beauté ; mais elles se tromperaient gravement si elles ne comptaient pas aussi sur les charmes de l'esprit et du cœur. Destinées à devenir des femmes et des mères de famille, elles doivent s'y préparer en se faisant des vertus d'avenir. Sans vouloir un seul instant jeter une ombre sur ta vie, je tiens à te dire qu'à l'heure où se forment les idées et se contractent les habitudes, il est sage de descendre un peu au-dedans de soi-même, afin de songer, soit à combler des lacunes, soit à proscrire certains défauts auxquels il serait imprudent de laisser prendre racine.

Au lieu de s'accepter tel qu'on est, et d'adopter avec insouciance quelques-unes des réponses courantes qui servent à se justifier de n'être ni assez bon, ni assez patient, ni assez instruit, ni assez délicat, réponses qui se formulent par les mots : *Je suis comme cela, ce n'est pas ma faute, on ne se refait pas, c'est plus fort que moi, j'ai mauvais caractère, etc.*, on ferait bien de s'efforcer d'être un peu autrement et de rendre meilleur ce caractère qu'on reconnaît soi-même n'être pas très bon. Sans doute, on ne change pas l'essence même de son être ; mais on reste maître de diriger vers le bien ses diverses facultés ; on peut même, à force de bonne volonté, utiliser certains défauts. S'il est vrai qu'on ne se refait pas complètement, il est vrai aussi qu'on peut s'améliorer beaucoup.

Il est un défaut, par exemple, que son caractère essentiellement féminin m'autorise à te signaler : c'est l'esprit de contradiction. Les femmes semblent nées avec l'envie de contredire comme avec le désir de plaire. Cette disposition d'esprit a peut-être pour cause le besoin qu'a éprouvé la femme, dès les premiers âges du monde, de se mettre en révolte contre la domination et le despotisme du sexe fort. Quelle que soit son origine, il existe, ce défaut de la contradiction, et on le voit trop

souvent se manifester tantôt avec aigreur, tantôt avec malice, et presque toujours machinalement, pour qu'il ne soit pas prudent de veiller sur lui.

Sans remonter à l'antiquité ni aux méchants propos de Tèrence, nous voyons la contradiction féminine se reproduire souvent dans les fabliaux du Moyen âge. Une femme vient de tomber à l'eau, et son mari, pour la retrouver, se met à naviguer en remontant le courant. On lui demande pourquoi il cherche sa femme en amont au lieu de la chercher en aval, et il répond : « Ne connaissez-vous donc pas ma femme ? Elle faisait toujours l'opposé de ce que la raison lui commandait de faire, et je suis sûr qu'elle n'aura pas voulu descendre le courant de l'eau comme tout le monde, mais qu'elle l'aura remonté. » Marie de France, notre fabuliste du XIII^e siècle, s'est emparée, dans son *Ysopet*, de cette malicieuse anecdote en généralisant l'idée.

Le fabliau du *Pré tondu* ajoute l'obstination à la contradiction. Un mari et sa femme traversent un pré. « Voilà un pré bien fauché », dit le mari. « Il est tondu et non fauché », réplique la femme. Là-dessus s'élève une dispute interminable. Le mari, furieux, précipite sa femme dans une fontaine où il la plonge jusque par-dessus la tête. La tenant par les cheveux, il lui crie : « Ce pré a été fauché. » Elle, ne pouvant ouvrir la bouche, lève les bras au-dessus de sa tête, et fait signe avec ses doigts que le pré a été tondu.

Montaigne, lui aussi, a parlé des femmes qui inclinent « à disconvenir à leurs maris, à saisir à deux mains toutes ouvertures à les contraster », et tu sais que La Fontaine, reprenant le sujet du vieux fabliau, a écrit la fable de la *Femme noyée*, qu'il termine en disant :

Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà.

Puisque chacun, dans son temps, chère petite, s'est escrimé ainsi contre le vieil ennemi, c'est que, bien sûrement, je ne m'attaque pas à une chimère. Lorsque la personne qui obéit à l'instinct de contredire est moins entêtée que la femme du *Pré tondu*, son petit châtiment est d'avoir à reconnaître elle-même son erreur volontaire. Comme elle réplique avant d'avoir réfléchi, il arrive souvent qu'elle se trompe, et alors elle se voit obligée, lorsqu'on en vient aux preuves, de convenir qu'elle a eu tort. N'eût-il pas mieux valu échapper à cette mortification en prenant le temps de réfléchir ? On n'aurait pas heurté mal à propos son interlocuteur, et peut-être bien aussi que, sur l'objet en litige, on aurait eu raison.

Sans doute, ceux qui causent ou qui discu-

tent ne sont pas toujours du même avis, ce qui, à la longue, serait un peu monotone; il est permis à chacun d'avoir son opinion, de l'exprimer, de la soutenir même avec chaleur pour défendre des intérêts légitimes ou s'efforcer de mettre au jour la vérité; mais, qu'est-ce qu'une opinion dont le seul motif est d'être contraire à l'opinion des autres? On ne contredit pas alors pour s'instruire, comme le voulait La Rochefoucauld; on contredit pour contrarier, et il n'est pas de pire disposition dans le commerce ordinaire de la vie; elle engendre un sentiment de gêne et de malaise qui enlève à la contradiction ce qu'elle peut avoir de piquant comme gymnastique de l'esprit ou exercice de discussion.

Lorsque l'esprit de contradiction s'exagère, ce qui arrive presque toujours si l'on ne travaille pas à le combattre, il conduit au blâme, à la plainte, à la satire systématique, et, par là, il devient insociable. On nie ce que les autres affirment, on dénigre ce qu'ils admirent, on contracte la manie de l'objection, et l'on finit par ne plus regarder autour de soi que pour découvrir les côtés faibles ou défectueux, pour mettre à nu le mauvais côté des bonnes choses : les tableaux sont des croûtes, les femmes des fagots et les hommes des imbéciles.

Cela dit, je t'abandonne à tes propres méditations, en nourrissant l'espoir que si, informations prises dans le tréfonds de ton âme, tu te sens une trop forte dose d'esprit de contradiction, tu n'hésiteras pas à l'échanger contre un peu d'esprit d'à-propos ou beaucoup d'esprit de conduite, contre tous les deux, si la chose est possible, et jamais occasion n'aura été plus belle de faire un excellent marché.

Oui, ma chère Jeanne, l'esprit d'à-propos et l'esprit de conduite sont à la fois les deux forces et les deux charmes dont la possession t'assurera, dans toutes les circonstances de la vie, les moyens d'être une femme aimable.

L'esprit d'à-propos, dans ma pensée, est quelque chose de plus que la présence d'esprit, déjà si précieuse pour mettre sur les lèvres, au moment voulu, les mots heureux et les promptes répliques; je l'étends aux actions, aux sentiments, aux résolutions, aux gestes, aux regards, aux sourires, à toutes ces choses, grandes ou petites, qui jouent un rôle si utile ou si charmant quand elles se manifestent à propos. Saisir assez vite, assez nettement une situation, quelle qu'en soit l'importance, pour sentir tout aussitôt ce qu'il faut faire, ce qu'il faut dire et aussi ce qu'il faut taire, rien n'est plus féminin que ce talent-là. Il est formé de tact, de délicatesse et de sensibilité. Le sentiment tient, chez la plupart des femmes,

la place occupée chez nous par le savoir; et comme le cœur est souvent plus sûr que la raison, ce qu'elles ont senti l'emporte presque toujours, en finesse ou en vérité, sur ce que nous croyons avoir compris.

À l'heure de la vie où la jeunesse et la beauté sont dans leur plus vif éclat, les jeunes filles sont un peu disposées à croire que la beauté de leur figure suffit à tout. Comme elles ne sont pas en marbre, on réclame autre chose encore : il faut que la douceur de leur physionomie et de leur voix, la modestie de leur maintien, la grâce de leurs manières, jointes au charme de la pudeur, viennent compléter l'harmonie de leur personne. La jeune fille la plus réellement belle est celle qui l'est avec simplicité : elle sait qu'elle est charmante, mais elle sait aussi qu'on ne charme pas seulement par les yeux. Au lieu de rester enchâssée dans sa beauté, soit avec prétention, soit avec une indifférence affectée, elle s'attache à plaire par sa bonne grâce, son aimable bienveillance, l'agrément de sa conversation, et par une sorte d'oubli de sa propre personne. Elle laisse croire ainsi que sa beauté est, à ses yeux, le moindre de ses mérites, et sa beauté y gagne un charme de plus. La beauté et la richesse sont des avantages qu'une jeune fille tient du hasard; or, une des grandes preuves d'intelligence qu'elle puisse donner est de mettre ses soins et son bon goût à se les faire pardonner. Sa simplicité la place ainsi au-dessus de sa fortune, et les malheureux la saluent sur son passage en disant : « Non seulement elle est belle et charmante, mais c'est une si bonne demoiselle! »

Émile Augier nous l'a dit :

La vertu qui sourit sied bien aux lèvres roses.

Il est aussi fort à propos, ma chère Jeanne, que les jeunes filles, pour être aimables, soient intelligentes et instruites, instruites surtout de ce qui les regarde, de ce qui rentre dans le domaine des lettres, des arts, de l'histoire et des beautés de la nature; je ne crois pas nécessaire qu'elles en sachent très long en algèbre et en chimie; mais je considère comme indispensable qu'elles soient préparées à devenir de sages maîtresses de maison, et, quand l'heure en sera venue, de bonnes éducatrices. Ce que je leur demande, en tout cas, c'est de n'être pas pédantes : rien ne serait plus mal à propos. Qu'elles soient bien persuadées de trois choses : 1° Que le vrai mérite est modeste; 2° qu'elles n'ont encore que des connaissances bien limitées; 3° que leur pédanterie aiguiserait aisément la malice de leurs jeunes compagnes; — et elles prendront, dans la plupart

des cas où elles seraient tentées de se faire valoir, le sage parti d'écouter et de profiter. Hors de là, dans la simple conversation mondaine, si elles sont assez sensées pour ne faire briller leur esprit ni aux dépens du cœur ni aux dépens de la raison, et pour le mettre gracieusement au service des autres, elles obtiendront, sans à peine y songer, des succès de bon aloi que bien des saillies et des épi-grammes ne leur procureraient pas.

Donc, chère enfant, ce n'est pas tout, devant l'avenir qui se prépare, d'avoir la grâce, la fraîcheur et la beauté : pour assurer leur bonheur et celui des autres, pour réserver à l'intelligence la place qui lui appartient, les jeunes filles doivent y joindre la réflexion, cette vie de l'âme qui a besoin d'être alimentée, fortifiée à l'égal de celle du corps, et qui fera germer dans ton cœur cet esprit de conduite dont les deux bases essentielles sont la piété et la bonté, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Ce sont là les points d'appui les plus sûrs, les plus solides ; tu leur devras cette sérénité d'âme qui fait marcher avec confiance dans la vie, qui permet tout ensemble de braver les orages et de goûter bien des joies. C'est dans l'exercice de nos devoirs envers les autres, comme envers nous-mêmes, que se trouve la source du bonheur. Cela est vrai surtout des femmes, dont la mission est toute de dévouement, et qui empruntent leur délicate puissance au don précieux qu'elles ont d'être utiles.

Une des formes les plus heureuses de l'amabilité est le pardon ; la piété te l'inspirera ; Jésus t'en a donné l'exemple. Il y a des piétés sévères, un peu trop disposées à gronder et à punir ; tu leur préféreras la piété indulgente et douce qui relève, qui console et qui pardonne. C'est en te faisant bénir que tu te feras aimer. Animée d'un profond sentiment de commisération et de charité, tu seras bonne et bienfaisante avec tout le monde, avec les déshérités surtout, avec tous ceux, enfin, qui souffriront et qui auront eu le bonheur de se trouver sur ton chemin.

Les douleurs qu'on apaise, les contentements qu'on fait naître, les larmes de reconnaissance qu'on voit répandre autour de soi sont autant d'émotions que procurent les généreux sentiments, et il semble que cette faculté d'être agréable et secourable soit le privilège de ces bonnes créatures qui sont nos sœurs et nos mères. « C'est dans le cœur que Dieu a placé le génie des femmes, a dit Lamartine, parce que les œuvres de ce génie sont toutes des œuvres d'amour. » Lorsque la femme possède cette beauté intérieure qui s'appelle la vertu, elle éprouve un tel besoin de manifester son dévouement et sa compas-

sion qu'elle serait la plus désœuvrée, la plus désolée des êtres, si elle devait, dans l'isolement, ne vivre que pour elle-même. Aimer et se dévouer semble si bien dans la destinée des femmes que celles qui ne sont pas mères de famille devraient être sœurs de charité. Leurs cheveux peuvent blanchir, leur cœur ne vieillit pas ; elles semblent placées sur la terre pour offrir l'image de l'éternelle jeunesse du sentiment :

L'esprit a six mille ans et le cœur en a seize.

Ne suppose pas au moins, ma chère Jeanne, que j'envisage la question de trop haut. Le sens un peu banal qu'on a donné au mot amabilité pourrait te faire méprendre sur sa véritable signification. C'est bien de ces choses simples, gracieuses, bonnes et charitables que se compose l'amabilité ; c'est bien à cette manifestation de tout ce qu'il y a de meilleur en elles que les femmes doivent d'être aimées. Il faut que tout cela soit parce qu'il faut que tout parte du cœur : si l'amabilité devait être artificielle, mieux vaudrait qu'elle ne fût pas.

La vie courante, il est vrai, n'est pas toujours remplie d'événements graves et importants ; mais il n'est pas de circonstances, fussent-elles légères et coutumières, où une femme bien élevée et bien inspirée ne puisse laisser une trace aimable de son passage. Lorsqu'elle a le sentiment profond des convenances, elle en sait très long sur sa conduite et son attitude dans le monde. Ce tact, qui est à la fois sa sauvegarde et son charme, est pour les autres un de ses plus précieux attraits. Grâce à cette science de ce qui convient, la femme du monde n'a besoin, pour plaire, pour charmer et captiver, ni de briller par son esprit ni de frapper par sa beauté : il lui suffit de réserver à chacun, le sourire aux lèvres et la douceur dans les yeux, l'accueil qui lui est dû, en y ajoutant, si la charité l'exige, quelque chose de plus. Tout, dans ses manières et sa conversation, se manifeste alors avec tant de naturel, d'agrément et d'aménité ; elle dit si à propos, avec calme, mais sans froideur, à l'un ce qui l'intéresse, à l'autre ce qui doit lui plaire, qu'on éprouve, en la regardant, en l'écoutant, un sentiment de bien-être voisin de l'émotion. Cette personnification de la bienveillance et du bon goût n'éveille autour d'elle que des sympathies, car elle possède par-dessus tout l'art de ne jamais froisser personne.

Aussi, ma chère enfant, si je ne prétends pas défendre aux femmes du monde d'être brillantes, riches, élégantes, entourées même, puisque telle est leur envie, de toutes les joies de l'existence, je tiens à les adjurer de ne se

croire jamais dispensées d'être intelligentes et bonnes : c'est par là qu'elles seront aimées de tous et qu'elles plairont le plus longtemps. Où le cœur manque, rien ne supplée. Si M^{me} Récamier n'avait été que belle, et l'on sait qu'elle l'était avec une rare supériorité, elle n'aurait eu que des admirateurs : c'est à son esprit et à sa bonté qu'elle a dû ses amis. A travers toutes les séductions et toutes les grâces, la plus charmante des femmes restera toujours celle qui alliera beaucoup de cœur à beaucoup de bon sens.

A la jeune mondaine elle-même qui se laisse éblouir par le tourbillon de la vie et les ivresses de ses rêves, je suis sûr de donner un avis salutaire en lui rappelant qu'elle n'aura pas toujours vingt ans. Si elle n'a pas la sagesse de cultiver son esprit, d'acquérir des connaissances propres à développer son jugement et à former son cœur, si elle n'a pas été portée à faire amitié avec les livres, si elle n'a pas fait, enfin, les provisions nécessaires en la saison voulue, elle sera malheureuse de bonne heure. Sa figure cessera d'être belle et sa tête restera vide. Elle n'aura plus autour d'elle que des indifférents ou des ennemis, y compris son miroir, le plus cruel de tous. Son cœur et son imagination ne lui offriront aucun refuge; elle n'échappera ni à la tyrannie des préjugés ni à ses propres sottises, et, chaque jour, elle verra se dresser devant elle l'horrible fantôme de l'ennui, ce mal moral qui trop souvent prend naissance dans la pauvreté du cœur, et qu'on a si justement appelé le tombeau de tous les bonheurs.

Ma conclusion, chère Jeanne, la voici : Je reconnais que la beauté joue un grand rôle dans la vie des femmes, que ce rôle est incontestablement le premier; mais j'ajoute et je répète que la beauté se compose d'autres choses encore que des traits du visage et de l'élégance de la tournure. La beauté physique

toute seule, c'est la beauté froide, sans lumière ou au moins sans rayonnement; la beauté animée par de généreux sentiments, c'est la beauté vivante qui charme et qui captive, c'est la jeune fille tout entière, c'est la personne aimable, digne d'être aimée jusqu'à son dernier jour. Si les belles personnes savaient à quel point la sottise peut diminuer la beauté, elles feraient de grands sacrifices pour devenir intelligentes et bonnes. Il n'est pas de contraste plus choquant sur la figure d'une jeune fille que la finesse de ses traits et la dureté de son expression. Rien n'enlaidit une figure comme la grimace de la niaiserie ou du dédain; rien ne l'embellit plus, au contraire, que l'éclair de l'esprit ou de la charité. L'élévation des idées ou la bonté du cœur exercent une si grande action sur la physiologie que telle personne qui, tout d'abord, pourrait sembler laide, aura, grâce à l'étincelle de ses yeux, sa manière à elle d'être jolie. Les jeunes filles qui ne sont belles qu'à la façon des statues sont dans le cas des fleurs qui ne brillent que pour les yeux. Femmes et fleurs sont incomplètes : il manque aux unes la bonté comme aux autres le parfum. Je suis de ceux, tu le vois, qui dédaignent un peu les dahlias et qui adorent les roses.

Lorsque M^{me} de Sévigné, experte en la matière, écrivait à sa fille : « Il n'y a rien de si aimable que d'être belle », elle ajoutait : « C'est un don de Dieu qu'il faut conserver. » Or, pour conserver ce don, ma chère Jeanne, pour que la beauté, au lieu de disparaître, prenne un autre caractère et une autre forme, il n'est pas d'auxiliaire plus puissant ni plus sûr que la bonté : elle répand sur tous les traits, sur toute la personne un charme touchant qui parle au cœur et qui conserve à la physiologie, même dans la vieillesse, la plus douce sérénité.

CHARLES ROZAN.

BIBLIOGRAPHIE

LES MÈRES DES SAINTS

PAR TH. D'HÉRICAULT

Ce livre a été inspiré par une haute pensée que l'auteur résume en cette phrase de sa préface : « J'ai essayé de retrouver quelques-unes des lois de cet élan mystérieux qui empêche l'humanité de ramper. J'ai trouvé que les plus générales d'entre elles sont renfermées dans

l'âme de la mère chrétienne. » Et, pour nous le prouver, M. d'Héricault tourne les pages de l'histoire de l'Eglise, et nous montre, près d'un grand nombre de saints, les mères qui les ont formés. C'est un tableau complet du Christianisme à travers les âges que ces biographies longues ou brèves, selon ce que la légende et l'histoire ont fourni de détails; on s'étonnera peut-être de n'y pas voir figurer les noms les plus connus, comme celui de sainte Mo-

nique, qui symbolise la maternité pieuse. L'auteur nous explique que, s'il a écarté les mères canonisées, c'est qu'elles avaient déjà leur monument dans des ouvrages plus étendus et entre toutes les mains. Au contraire, il a dégagé de l'ombre mainte physionomie oubliée et touchante. C'est ainsi qu'après avoir indiqué comment se forma aux premiers siècles la famille chrétienne, et nommé les mères martyres, sainte Symphorose, sainte Félicité, etc., il rappelle l'influence qu'eut saint Jérôme sur les femmes de son temps, et entame enfin une série d'esquisses et de portraits d'un charme souvent très grand. Citons, parmi les principaux, Anthusa, mère de saint Jean Chrysostôme, Heilvige, mère du pape Léon IX, la mère de saint Bernard, celles de saint François d'Assise, de saint Bonaventure, de saint Thomas d'Aquin, de sainte Catherine de Sienne, de sainte Thérèse, sans oublier deux de nos reines, Blanche de Castille et Charlotte de Savoie. Puis, en avançant vers l'époque moderne : Françoise de Sionnaz, mère de saint François de Sales; la marquise de Gonzague, mère du patron de la jeunesse; la mère de saint Alphonse de Liguori, et, enfin, Marie Leckzinska, qui donna au Carmel sa fille, la bienheureuse Louise de France.

Cet ouvrage est donc à la fois une lecture d'édification et un livre d'histoire religieuse prise à un point de vue très nouveau et spécialement intéressant. Le talent de M. d'Héricault est assez connu pour qu'il soit inutile d'insister sur l'attrait qu'il a su donner à son œuvre (1).

BADINAGE

PAR JEAN DE LA BRÈTE

Ce gentil roman ressemble à ceux qu'a déjà publiés son auteur, très féminin en dépit de son pseudonyme, très jeune aussi sans doute, à en juger par la drôlerie un peu voulue de son style, la fraîcheur de ses idylles. Il y a dans *Badinage* deux flancés qui peuvent être heureux sans fortune et sans luxe, et qui ne demandent qu'à encadrer leur bonheur modeste dans les murs croulants d'un vieux manoir angevin fort pittoresquement décrit; il y a un vieux saint dans sa chapelle en ruines, — Saint-Coqueluchon, — qui les protège, et une tante et une grand-mère qui leur opposent les principes de la sagesse mondaine, deux portraits bien vivants, quoique tournant par trop à la caricature. Dénouement très moral, s'il en fût, et lecture amusante où les jeunes filles pourront glaner des idées justes et piquantes

(1) Garnier, éditeur : 3 fr.

sur ce qu'ont de banal certains côtés de la vie parisienne (1).

AU RETOUR

PAR HENRI ARDEL

Le talent élevé et distingué d'Henri Ardel est depuis longtemps sympathique à nos abonnées; aussi apprendront-elles avec plaisir qu'un de ses ouvrages, dont il a déjà été rendu compte ici : *Cœur de Sceptique*, vient d'obtenir à l'Académie française un prix Montyon, qui sera décerné dans la séance solennelle de novembre.

Le dernier roman d'Henri Ardel : *Au retour*, s'il ne peut convenir aux plus jeunes de nos lectrices, inspirera un vif intérêt à leurs sœurs aînées et à leurs mères.

Hélène de Bressane, liée à un mari indigne, a refusé de divorcer pour chercher le bonheur dans un nouveau mariage, et le capitaine de Bryès, désespéré de ce refus, s'est exilé au Tonkin. Lorsqu'il revient, Hélène est veuve et, de ses trois enfants, il ne lui reste qu'une frêle petite fille. Cette femme, broyée par la douleur, n'a plus la force d'être heureuse. Jean de Bryès lui demande d'être sa femme; il étouffe, pour rester fidèle au souvenir du passé, le penchant qui l'entraîne vers une gracieuse jeune fille. Hélène hésitera quelque temps avant de renoncer à se refaire une vie; mais elle est mère avant tout, et sa fille l'aime d'une tendresse âpre et jalouse qui ne souffrirait point de rivale. Elle donne Jean à sa petite amie, se faisant assez de bonheur du bonheur des autres.

Ce qui frappe dans cette œuvre, c'est la loyauté des trois principaux caractères, natures fermes, franches, allant droit leur chemin à travers des situations difficiles. Cette étude, d'une psychologie délicate, est placée dans un cadre de vie mondaine et élégante très finement dessiné (2).

Le *Journal des Demoiselles* aura prochainement la primeur d'une nouvelle d'Henri Ardel : *Mon cousin Guy*.

A. CHEVALIER.

M. Pierre Maël publie ces jours-ci, chez l'éditeur Ollendorff, *Dernière pensée*, roman dont le *Journal des Demoiselles* a eu la primeur, et qui a obtenu dans nos colonnes un vif et légitime succès.

Dernière pensée forme un délicieux volume de bibliothèque pour les jeunes filles. C'est à ce titre que nous le recommandons à nos lectrices.

(1) Un vol., 3 fr. 50. — Plon, éditeur.

(2) Plon, 3 fr. 50.

MAIN D'ENFANT

(SUITE)



RAYMOND du Cendray était de ce nombre... Jamais le sérieux n'avait pu entrer dans cette tête folle, malgré l'intelligente direction de M^{lle} Marthe. Il était intelligent, brillant causeur, cavalier émérite, brave jusqu'à l'imprudence, généreux jusqu'à la prodigalité; nul ne savait comme lui organiser les parties, conduire le cotillon, amener le rire sur les lèvres; nul aussi n'était plus irréfléchi, plus impré-

voyant; nul ne secouait plus facilement tout joug ennuyeux, et M. Gorvello se souvenait avec quel accent résolu le jeune officier lui avait dit un jour :

Si je devais gagner ma vie à la sueur de mon front, je préférerais me tuer.

Aussi, malgré l'amour que Raymond avait pour Maud, malgré le vif désir d'être agréable à M^{lle} Marthe, dont cette union était le rêve suprême, M. Gorvello repoussait même l'idée de donner sa fille à ce joyeux écervelé.

Ah! ce qu'il désirait, lui, qui travaillait depuis son enfance, ce qu'il désirait dans l'intime de sa pensée et de son cœur, c'était quelqu'un prenant la suite de ses affaires, dirigeant la fabrique comme son père l'avait dirigée, comme il la dirigeait lui-même, avec justice et équité.

Souvent, quand il s'abandonnait à ces rêves, le souvenir de Gérard lui traversait l'esprit. Le jeune ingénieur n'était-il pas la personification de l'idéal qu'il cherchait pour Maud et pour lui-même? L'adoption de Rosie dénotait un cœur dévoué, généreux, et ces qualités ne se démentaient pas depuis l'installation de Gérard au Boucau : les ouvriers vantaient sa douceur et sa charité, en même temps que sa simplicité dans les rapports quotidiens. Quant au fabricant, il appréciait chaque jour davantage l'intelligence de ce travailleur infatigable, son entente des affaires unie à un goût judicieux sur les hautes questions littéraires et sociales; sa distinction de langage et de manières; sa vie si sobre, si réglée, qu'elle touchait à l'originalité et à l'avarice. Enfin, avec

Gérard, rien ne serait changé : la villa des Mouettes compterait seulement un habitant de plus.

Et M. Gorvello sentait qu'il eût confié Maud sans crainte à cette nature loyale et fière; mais l'excessive réserve du jeune ingénieur le paralysait et, plus que cela encore, le mystère qu'il pressentait dans son passé sans pouvoir l'éclaircir.

Comment offrir sa fille à un homme dont la mère est peut-être enfermée dans une maison de santé? A un homme que la fortune a trahi dans des circonstances ignorées? A un homme dont le cœur a pu se donner à tout jamais à quelque lointaine fiancée; à un inconnu, après tout?

Plusieurs fois, songeant à cette union, qui réalisait si bien ses désirs, M. Gorvello essayait, par une bonté plus grande, par des questions délicates, d'obtenir la confiance de Gérard. Mais ce dernier demeurait toujours impénétrable... Il ne renouvela pas ses tentatives et, tout en lui montrant la même bienveillance, finit par renoncer à des projets qui lui paraissaient désormais irréalisables.

Au début de l'hiver, M. et M^{me} Falney, vieux amis de M. Gorvello, achevèrent de me te ce rêve dans l'oubli en lui parlant de leur neveu Jean, beau garçon de 28 ans, ingénieur comme Gérard, dont la suprême ambition était de devenir le mari de Maud. Il l'avait entrevue seulement une fois l'année précédente, et le souvenir de sa simplicité, de sa grâce, le poursuivant sans relâche, il allait prendre un mois de vacances et le passer à Biarritz, comptant sur son oncle et sa tante pour amener un rapprochement entre lui et M^{lle} Gorvello.

— Puisque vous ne pouvez sortir, mon cher ami, conclut M^{me} Falney, nous viendrons parfois vous demander une tasse de thé; Maud n'aura aucun soupçon, puisqu'elle-même nous a déjà parlé de vos projets de retraite. Elle montrera à mon neveu telle qu'elle est, c'est-à-dire charmante. Jean possède toutes les séductions de la jeunesse et de l'intelligence; vers le printemps, nous aurons, je l'espère, un mariage à la villa des Mouettes.

Mais les événements contrariaient souvent les projets les mieux conçus. En janvier, Jean Falney n'était pas encore à Biarritz, retenu par le directeur de son usine pour des modifications importantes. On l'attendait cependant de

jour en jour ; et les Falney profitaient de ce répit forcé pour disposer, par des éloges discrets, par des mots habilement placés, le cœur et l'esprit de Maud en faveur de ce neveu qui leur tenait lieu de fils.

Sans qu'ils s'en doutassent, ils n'obtenaient pas le résultat désiré. La jeune fille souhaitait, au contraire, de moins en moins l'arrivée de cet étranger, dont la présence allait enlever aux petites réunions de la villa des Mouettes tout le charme de l'intimité.

Depuis le mois de novembre, deux fois par semaine, les Falney venaient passer la soirée près de M. Gorvello. Ces jours-là, Raymond du Cendray apportait le contingent de sa gaieté. Souvent, M^{lle} Marthe et Laurence se joignaient à lui, et Gérard, le grave Gérard lui-même, trouvait sans doute du plaisir à ces causeries familières, car il abandonnait, pour y prendre part, sa solitude et ses travaux scientifiques. Au milieu de tous ces amis vrais, Maud était joyeuse comme une fauvette. Elle taquinait Raymond sans relâche ; et ce dernier, qui d'abord avait vu un très mauvais œil l'assiduité plus grande de Gérard, finit par s'habituer à celui qu'il avait surnommé « le glaçon ».

Le glaçon s'occupait surtout de Rosie. Il ne faisait aucun frais près de Maud, et ne sortait généralement de son mutisme que pour aborder avec M. Falney et M. Gorvello de hautes questions de science.

Plusieurs fois, il est vrai, Raymond avait surpris le regard du jeune ingénieur fixé sur Maud avec une expression étrange ; plusieurs fois aussi, pendant qu'elle chantait, Gérard était allé sous la verandah et son visage gardait, au retour, la trace d'une émotion profonde ; mais, entre un brillant officier, recherché par toutes les femmes pour sa distinction et son esprit, et un sauvageon, savant, c'était possible, très ennuyeux, c'était certain, Maud ne pouvait établir même une comparaison. Cet ingénieur râpé ne méritait pas un atome de jalousie.

Lorsque Jean Falney entra au salon de M. Gorvello, un des premiers jours de février, Raymond, avec le flair qui lui était habituel, pensa qu'il avait cette fois un adversaire sérieux.

Raymond était grand, élancé, blond avec des yeux bleus, une fine moustache très soignée, une peau blanche et délicate comme celle d'une femme ; Jean Falney, au contraire, avait la taille moyenne, un certain embonpoint qui ne lui seyait pas mal, des cheveux crépus, des yeux noirs, une épaisse barbe brune, un teint coloré. Il avait, ainsi que Raymond, une suprême élégance de manières, une remarquable facilité d'élocution et, par dessus tout, un désir

de plaire à Maud, qu'il ne prenait même pas la peine de dissimuler.

La jeune fille reçut le neveu de M^{me} Falney avec la réserve un peu fière qu'elle gardait toujours envers les inconnus : comme dans les soirées précédentes, elle se montra simple et gracieuse, chanta au premier désir de M^{me} Falney les divers morceaux qu'elle lui indiquait ; mais Raymond ne fut pas taquiné, et Maud, si vive, si remuante, qui s'amusait parfois à danser avec Rosie plutôt que de demeurer tranquille, resta assise la soirée entière, une tapisserie dans les doigts, entre Laurence et M^{lle} du Cendray, plus sérieuses elles-mêmes.

— Tu sais, oncle Gérard, dit Rosie le lendemain, en s'arrêtant tout à coup au milieu d'une leçon de piano, je n'aime pas du tout le neveu de M. Falney.

Et comme Gérard demeurait silencieux, elle continua, s'animant davantage :

— Cousine Maud ne l'aime pas non plus, puisqu'elle a dit ce matin à l'oncle Gorvello : « Nous ne pourrions plus rire et causer maintenant. » Et Irma donc ! Comme j'entraais à la cuisine, pour chercher le dîner de ma poupée, elle criait dans l'oreille de la cuisinière, qui est sourde, très sourde : « Oui, Victoire, il s'appelle Falney et, je vous le répète, il ne me plaît pas, cet oiseau-là ! » Tu vois, personne ne l'aime ; l'aimes-tu, toi, oncle Gérard ?

D'une voix brève, le jeune ingénieur répondit :

— Non.

Puis, arrêtant les petits doigts de Rosie, qui commençaient une gamme, il demanda, tout en posant un baiser sur le front de l'enfant :

— Et M. du Cendray, comment le trouves-tu ?

— Oh ! lui, je l'aime ! s'écria-t-elle. Il est si beau avec son uniforme bleu garni d'argent ! Puis, il est bon, très bon, je t'assure ; il me caresse toujours quand il vient et me laisse prendre son képi ou toucher à son grand sabre... Oh ! oui, je l'aime ! Cousine Maud l'aime tant aussi, son ami Raymond ! Dis, tu l'aimes aussi ?

Une fois encore, il répondit :

— Non.

Etonnée, Rosie le regarda.

— Tu n'aimes donc personne, alors ?

— Je t'aime, toi, Rosie.

Elle secoua sa tête blonde.

— Moi, je suis ta petite fille, c'est tout naturel... Et l'oncle Gorvello, l'aimes-tu ?

— Oui, beaucoup.

— Et Maud, ma Maud chérie ?

Brusquement, Gérard se leva :

— Rosie n'est pas sage, elle cause au lieu d'étudier son piano ; je vais la renvoyer.

Elle lui tendit les bras.

— Tu serais méchant!... Je vais bien travailler; réponds-moi seulement.

Alors, très bas, dans un nouveau baiser, il murmura :

— Oui.

— Ah! je le savais! fit-elle, battant joyeusement des mains. Tout le monde l'aime, ma Maud!

La leçon s'acheva sans autre incident; mais, au moment de partir, comme Rosie prenait son chapeau, elle entraîna un buvard posé sur le bureau du jeune ingénieur et de nombreux papiers s'en échappèrent. Gérard, occupé en ce moment à arranger de la musique dans le casier, ne s'était aperçu de rien, et l'enfant, toute confuse de sa maladresse, se mit à ramasser précipitamment les feuilles disséminées ici et là... Soudain, elle poussa une exclamation :

— Maud, c'est ma Maud! Oh! que c'est beau!

— Que dis-tu? demanda Gérard sans la regarder.

— C'est ma Maud! répéta l'enfant. Donne-le-moi, oncle chéri; tu en feras bien une autre.

Cette fois, Gérard avait entendu; il leva brusquement la tête et, d'un rapide coup d'œil, vit le buvard à terre et Rosie serrant contre sa poitrine un léger carton qu'il reconnut aussitôt.

Il s'approcha de l'enfant et, très pâle, les sourcils froncés :

— Je t'ai défendu de toucher à mes papiers, dit-il, s'efforçant en vain de se contenir; rends-moi ce dessin et pars de suite.

— Donne-le-moi, balbutia-t-elle.

Il ne lui répondit pas; mais, de ses mains nerveuses, dénouant les petits doigts de l'enfant, il lui arracha le papier et, sans un mot, la mit à la porte.

Deux heures plus tard, comme Maud, étonnée de ne pas voir revenir Rosie, la cherchait au jardin, pensant qu'elle faisait l'école buissonnière avec son ami Black, elle entendit des plaintes sortir d'un bosquet de laurier-thym. Ecartant vivement les branches, elle aperçut alors Rosie étendue par terre, ses longs cheveux dénoués, la tête cachée dans ses mains et sanglotant désespérément.

— Qu'as-tu, mignonne? Qu'as-tu? s'écria la jeune fille en la couvrant de baisers... Est-ce qu'on t'a fait de la peine? Es-tu malade? Mon Dieu, qu'as-tu donc?

Mais, elle pleurait toujours, laissant échapper de ses lèvres des mots sans suite :

— Méchant... pas exprès... Oh! le méchant!

Renonçant à la calmer, Maud l'emporta dans sa chambre.

Elle la garda sur ses genoux et se mit à la caresser, tout en la questionnant doucement :

— Voyons, qui est méchant?... C'est Black? Oh! le vilain Black... Non?... Un enfant a jeté des pierres contre la grille de la volière et t'a tué un oiseau?... Non plus?... Je ne devinerai jamais.

Il fallut longtemps pour que le cœur gonflé de Rosie permit à ses lèvres tremblantes le récit de ce qui s'était passé au pavillon. Cette fois, Maud ne questionnait plus; elle écoutait, très sérieuse, un peu pâle, les yeux fixés devant elle comme si des voiles se déchiraient soudain, lui laissant entrevoir un horizon nouveau.

Était-il possible qu'il l'aimât, ce Gérard qu'elle estimait plus que tout autre homme, son père excepté? Pourtant rien, non, rien dans ses rapports avec elle n'indiquait le sentiment de préférence ou d'admiration qu'elle lisait parfois si clairement dans des regards étrangers. Elle connaissait M. Falney seulement depuis la veille, et déjà elle sentait, à n'en pouvoir douter, qu'il cherchait à captiver son attention... peut-être aussi son cœur. Gérard, lui, s'était montré toujours assez froid, s'occupant d'études et de Rosie plutôt que d'elle, Maud. Cependant, oui, depuis l'hiver, il venait régulièrement à la villa; son front était moins sombre, son sourire plus fréquent, sa mise elle-même paraissait plus soignée... L'amour opérerait-il une métamorphose?

— Tu ne m'écoutes plus, cousine Maud, dit à ce moment la voix de Rosie; tu penses qu'il est méchant, n'est-ce pas, l'oncle Gérard? Comment veux-tu que j'aille chez lui, maintenant; il avait des yeux si terribles quand il m'a renvoyée!...

Ses larmes recommencèrent à couler, abondantes, amères; et Maud, sortant de sa rêverie, serra plus fort l'enfant sur son cœur.

— Chérie! Chérie! répéta-t-elle avec une tendresse croissante.

Et soudain, changeant de ton :

— Je comprends, vois-tu, la colère de M. Gérard... Peut-être voulait-il faire la surprise de ce portrait à l'oncle Gorvello; te sachant bavarder, il a été mécontent de ta trouvaille.

Honteuse, Rosie baissa la tête.

— Oui, peut-être! soupira-t-elle.. Oh! que c'est beau, ma Maud! Toi, au milieu, avec ta bouche qui rit comme à présent; et, tout autour, de jolies fleurs : des bruyères, des roses, des jasmins si bien faits, que j'ai mis le nez dessus pour les sentir.

Puis, la figure courroucée du jeune ingénieur lui revenant à la pensée, elle éclata encore en sanglots.

— Il me pardonnera, dis? Je ne toucherai plus jamais à rien. Oh! oncle Gérard! oncle Gérard!

XVII

Ce soir-là, les Falney étaient les seuls hôtes de M. Gorvello; aussi, le salon de la villa des Mouettes ne présentait pas son animation accoutumée. Le joyeux boute-en-train Raymond manquait au rendez-vous pour la première fois depuis l'hiver, et son absence se faisait sentir, malgré les efforts de Jean Falney pour animer la conversation quelque peu languissante. M. Falney et M. Gorvello, assis à la table de jeu, se livraient une bataille acharnée; M^{me} Falney maniait agilement les aiguilles d'un léger tricot, tout en écoutant son neveu, et Maud tenait Rosie dans ses bras... La pauvre Rosie, dont les yeux, gros de sommeil, ne voulaient pas se fermer, espérant toujours voir arriver « M. Raymond et l'oncle Gérard ».

— Ils ne viendront pas, lui répétait en vain la jeune fille; endors-toi, mignonne.

— Pourquoi, dis ?

— Raymond doit être retenu par son service; quant à l'oncle Gérard, tu sais qu'il a du travail.

Du travail ! Maud ne le croyait pas. Elle avait eu beaucoup de peine à envoyer Rosie au jeune ingénieur le lendemain de la découverte du portrait; mais, elle savait qu'entre eux la réconciliation était complète... Gérard se montrait aussi bon pour l'enfant que par le passé, bien que plus triste, ajoutait la petite fille. Maud savait aussi que, depuis le jour de la brouille, il y avait trois semaines de cela, Gérard n'avait pas reparu à la villa des Mouettes, prétextant des recherches urgentes pour son ouvrage sur la métallurgie.

Des recherches ! Et Mathurine, alarmée, était venue confier à M^{lle} Gorvello que son maître devenait fou, bien sûr, car il n'ouvrait plus un livre et se promenait dans sa chambre une partie de la nuit... Des recherches ! Et la même Mathurine l'avait trouvé pleurant devant une « petite image entourée de fleurs », si absorbé qu'elle était entrée et sortie sans qu'il l'eût entendue.

Des recherches ! Non, Maud n'y croyait pas; aussi, pendant que Jean Falney lui contait avec verve les cancanes de la plage, croyant l'intéresser, sa pensée, son cœur aussi étaient près du pauvre Gérard, qui souffrait à cause d'elle. Sans fortune, d'une naissance obscure, il n'osait sans doute, dans sa délicatesse extrême, déclarer son amour... Comme il connaissait peu M. Gorvello ! Comme Maud savait bien, elle, que, pour son père, l'intelligence, la noblesse des sentiments, les convictions religieuses compensaient tous les autres avan-

tages !... Et, tout en poursuivant de chères visions de paix et de bonheur, elle devenait plus souriante pour Jean Falney, qui, enhardi, se lançait dans des compliments sans fin.

— Rosie s'est endormie, dit Maud tout à coup; chère madame, permettez-moi d'aller la mettre sur son petit lit; Irma la réveillera encore en la prenant.

Elle s'éloigna avec son léger fardeau, pas assez vite, toutefois, pour que ces deux mots, prononcés très bas par Jean Falney, ne vinsent frapper ses oreilles :

— C'est absurde.

Absurde ! Le cœur de Maud battait d'indignation tout en déshabillant la fillette; et, quand elle posa ses lèvres sur les paupières fermées de Rosie, elle murmura :

— Absurde ! Il ne pense pas ainsi, lui !

Son regard avait quelque chose d'un peu dur quand elle entra au salon, quelques minutes plus tard... Mais, la vue de Raymond, arrivé en son absence, lui fit tout oublier. Elle s'avança vers lui, la main tendue :

— Qu'as-tu donc fait ce soir, mon pauvre Raymond ? dit-elle en riant; la petite guerre ou un punch ?...

Elle s'arrêta, et devenant toute pâle :

— Grande amie est malade, ou Laurence ?

— Non, rassure-toi, elles vont bien l'une et l'autre; mais, elles sont tristes... comme moi. Mon régiment a reçu aujourd'hui l'ordre de départ, je l'annonce à l'instant à ton père et je viens de l'annoncer aussi à ma tante et à ma sœur.

— Où vous envoie-t-on ? balbutia la jeune fille, dont les yeux se remplissaient de larmes.

Très vite, d'une voix brève, Raymond répondit :

— A Bourges, c'est-à-dire très loin....

Et plus bas :

— Maud, ne pleure pas, je t'en prie, je compte sur toi pour donner du courage à Laurence. Pauvre petite sœur !

— Voilà, dit la voix grave de M. Gorvello, c'est votre sort, à vous autres soldats, de mener une vie nomade. On vous envoie ici, là; vous ne devez vous attacher à aucun pays, et les aimer tous, cependant, parce que c'est le sol français, la Patrie !... Tu vas nous manquer, mon enfant.

Raymond ne répondit pas... Il regardait alternativement Jean Falney, dont la physionomie reflétait une satisfaction contenue, et Maud qui pressait sur ses yeux son fin mouchoir de batiste.

— Je repars de suite, dit-il, enfin; j'ai pas mal de préparatifs à faire, et, dans deux jours, nous devons être en route. Au revoir, je viendrai vous dire adieu après-demain, entre trois et cinq heures.

Et comme Maud, désolée, l'accompagnait jusqu'à la véranda :

— Permits-moi, murmura-t-il, d'espérer que tu accorderas ce que ma tante viendra demander à ton père.

Il lui baisa la main, et Maud n'était pas encore revenue de l'étonnement causé par ces dernières paroles que déjà le galop de « Nèva », le cheval de Raymond, ne s'entendait plus sur la route.

Le lendemain, le déjeuner fut silencieux à la villa des Mouettes. Maud songeait à son ami d'enfance, et M. Gorvello était à tel point absorbé, que la jeune fille finit par lui demander la cause de cette préoccupation évidente.

— J'ai cru d'abord que le départ de Raymond t'attristait, lui dit-elle, mais tu as certainement un autre souci dont je veux prendre ma part... Es-tu souffrant? As-tu reçu des nouvelles alarmantes concernant les affaires?... Non?... Alors, parle; qu'y a-t-il?

Elle s'était levée et, caressante, tendait son front à M. Gorvello, sachant bien qu'avec un baiser, elle obtiendrait sa confiance.

— Ce soir, lui dit-il tout bas, pendant le sommeil de Rosie.

Le soir, en effet, quand l'enfant reposa dans son petit lit, Maud s'assit au salon, en face de son père :

— Je t'écoute, fit-elle.

— Eh! bien, j'ai reçu aujourd'hui pour toi deux demandes en mariage.

Une vive rougeur couvrit le front de la jeune fille.

— J'étais loin de prévoir cette confiance, balbutia-t-elle avec effort.

M. Gorvello soupira :

— Je pensais, moi, depuis longtemps à ton avenir, ma chérie; je ne veux pas t'attrister par des idées funèbres, mais, il est certain que je ne suis pas éternel; mon devoir est donc de donner un soutien à ton inexpérience en même temps qu'un ami fidèle et sûr.

Il s'arrêta, voyant des larmes briller dans les yeux de sa fille; puis, reprit, après un court silence :

— Allons, enfant, ne pleure pas, l'événement auquel je fais allusion est peut-être encore très éloigné; si je t'en parle, c'est uniquement pour que tu n'écartes pas sans réflexion toute idée de mariage, sous prétexte que le bonheur actuel te suffit. Jusqu'à ce jour, je t'ai laissée dans ta joyeuse insouciance, je serais coupable en continuant plus longtemps. Je remplace ta mère, ma petite Maud, il me faudrait sa douceur, son exquise délicatesse pour traiter ces questions avec toi.

De nouveau, il s'arrêta. Comme Maud, il était ému... L'absente lui manquait doublement à cette heure où l'avenir de leur enfant

allait sans doute se décider... Lui, pouvait faire valoir les avantages matériels, le caractère, l'intelligence; « elle », aurait mieux montré les qualités du cœur, ce quelque chose d'intime qui plaît aux jeunes filles dans la vie à deux, et dont le voile doux et mystérieux ne peut être soulevé que par une mère.

— Eh! bien, Maud, tu ne me demandes pas le nom de ceux qui sollicitent avec instance le don de ta petite main? L'un t'est connu, très connu...

Elle l'interrompit, et, très pâle :

— M. Gérard? dit-elle.

— Raymond ne serait pas content de ta perspicacité.

— Raymond! C'est Raymond! répéta Maud avec un étonnement extrême.

— Oui, Raymond. Il t'aime depuis longtemps et ne peut se résoudre à partir sans connaître ta décision. Je te soumetts simplement la demande faite ce matin par M^{lle} Marthe, n'ayant rien de plus à ajouter : tu connais sa famille, sa fortune, et lui-même, tout aussi bien que moi.

Maud regarda son père.

— Mon pauvre Raymond a un triste avocat! Je t'ai si souvent entendu parler de lui que je devine ta pensée. On t'a chargé d'une commission, tu la transmets, en désirant un refus.

Un léger sourire passa sur les lèvres de M. Gorvello.

— Raymond n'est pas, en effet, le mari que je rêve : il est étourdi, prodigue, plus enfant que toi, Maud; j'ajoute, toutefois, qu'il a de la bravoure, un cœur excellent, une franchise innée, des sentiments religieux. Une femme aimante, adroite développera encore ces qualités et atténuera ces défauts... M^{lle} du Cendray, ai-je besoin de le dire, souhaite ton acquiescement avec ardeur; quant à Laurence, elle y songe nuit et jour, la mignonne!... Je ne te demande pas une réponse ce soir même; demain, tu verras si tu peux me donner une solution, ou si tu désires un délai; ces questions d'avenir ne doivent pas se décider à la légère, ma pauvre enfant.

L'autre parti, je te l'avoue, réunit presque tous les avantages que je recherche pour toi : intelligent, travailleur, distingué, sérieux, malgré un certain amour du monde, Jean Falney me paraît devoir être un excellent mari. Ce nom ne t'étonne pas, fillette?

Maud leva sur son père ses yeux très francs :

— Nullement, dit-elle avec une certaine amertume. Dès le premier jour, moins délicat que mon pauvre Raymond, il s'est posé en prétendant déclaré.

Un pli se forma sur le front de M. Gorvello.

— Cela t'a déplu, je le vois... Tant de jeunes

filles, à ta place, eussent été flattées de ce choix... Jean Falney est un jeune homme d'avenir, les plus riches héritières ne le dédaignent pas; outre un physique agréable, il a une fortune solide, une famille des plus honorables, des relations brillantes.

— C'est un fat.

— Parce qu'il cherche à se montrer à toi sous les dehors les plus séduisants, tu lui donnes un défaut qu'il n'a pas; quel enfantillage!

— Il n'aime pas Rosie.

— Ah! voilà le point capital!... Voyons, Maud, raisonnons... Moi, ton père, retenu à la fabrique par le tracas des affaires, je suis ravi de savoir que cette enfant charme ta solitude, et je sais aussi que tu ne me distrais rien de ta tendresse; un mari a le droit de se montrer plus exigeant; tu seras certainement forcée, un jour ou l'autre, de mettre Rosie en pension.

Maud lança un rapide regard à son père, et demanda :

— M. Falney t'a dit un mot de ses intentions?

— J'ai vu... j'ai compris... Il est jaloux de ton affection, mon enfant, répondit-il avec embarras.

— Raymond en est aussi jaloux que lui, je pense; il ne me demanderait jamais... jamais... entends-tu, père, de me séparer de Rosie. Pour M. Falney, je n'ai aucun besoin de réfléchir, c'est *non*.

M. Gervello se leva en proie à une vive agitation. Le ton froid de sa fille l'irritait à cette heure et des paroles vives lui montaient aux lèvres... Rosie allait-elle compromettre un avenir heureux et brillant?... Maud, par une affection irraisonnée, allait-elle s'entêter dans sa résistance?...

Il marcha quelques minutes en silence, cherchant à se calmer, repassant aussi tous les avantages offerts par cette union... Puis, s'arrêtant devant Maud :

— Pour la première fois, mon enfant, tu me fais une peine sérieuse; as-tu songé qu'en acceptant M. Falney, nous ne nous séparerions jamais? Raymond, ou tout autre, t'emmènera au loin, ce sera la séparation! Une séparation avec quelques revoirs très courts sur lesquels le départ jettera toujours un voile sombre. Songe à cela, ma chérie! Il serait si bon de vivre ensemble à la villa des Mouettes!

Doucement, il caressait tour à tour les joues pâlies de Maud, et ses beaux cheveux blonds, s'étonnant, s'attristant surtout de voir un sourire sur ses lèvres.

— Allons, parle, mon enfant, dit-il d'une voix plus émue... Tu souris et, dans mon inquiétude, ce sourire me fait mal.

Alors, elle l'entraîna vers un fauteuil et, le contraignant à s'asseoir, s'agenouilla devant lui comme lorsque, étant petite, elle voulait lui avouer quelque faute.

— Je t'aime trop profondément pour songer jamais à te quitter, commença-t-elle, mais ne me demande pas d'épouser M. Falney. Même en écartant la question de Rosie, il m'inspire une véritable aversion.

— Je ne puis et ne dois point te forcer, ma petite, j'outrepasserais mes droits, et ferais acte de tyrannie odieuse; toutefois, laisse-moi encore te faire observer que tu retrouveras difficilement, si tu les retrouves, toutes les garanties offertes par M. Falney.

Un nouveau sourire glissa sur les lèvres de Maud, et ses joues se couvrirent d'une vive rougeur quand elle murmura :

— Père, tu ne songes pas à M. Gérard?

M. Gervello tressaillit.

— M. Gérard? répéta-t-il.

— Oui, maintes fois tu m'as parlé de son intelligence, de ses goûts sérieux; les ouvriers l'apprécient; Rosie en est folle; moi, je le trouve distingué, bon, aimant sous une apparence froide, instruit sans pédanterie. Avec bonheur et fierté, je mettrais ma main dans la sienne, et je ne te quitterais pas, père chéri. Comprends-tu maintenant la cause de mon sourire?

Silencieux, le père écoutait... Pendant de longs mois, il avait pensé comme sa fille, et il jouissait à cette heure de cette étrange communion d'idées, presque oublieux de l'obstacle qui lui avait fait abandonner ses rêves.

— Maud, dit-il enfin, M. Gérard te paraît digne de ta préférence, je t'approuve, car, je ne reviens pas sur mon appréciation première. Il est certainement l'homme le plus travailleur, le plus régulier dans sa conduite que je connaisse; mais, as-tu réfléchi qu'il ne te suffit pas de choisir?

— Il faut encore être choisie, n'est-ce pas? Oh! pour cela, écoute.

Et, tenant les mains de son père dans les siennes, elle raconta ce qui s'était passé entre le jeune ingénieur et Rosie, et ce que lui avait aussi rapporté Mathurine.

— Crois-tu maintenant qu'il aime ta petite Maud? demanda-t-elle quand elle eut fini son récit...

— Le fait de pleurer sur un portrait te paraît donc péremptoire?

— Certes! je t'avoue que je ne dessinerai jamais la tête de M. Falney, et pleurerai encore moins dessus, à moins... d'être forcée d'épouser ce monsieur.

— Bon! admettons que M. Gérard t'aime; voudrais-tu porter son nom, mon enfant, sans

connaître le mystère de sa vie ? La pauvreté, la naissance obscure, tout cela m'importe peu, pourvu qu'il n'y ait pas de tache dans sa famille ou de maladie héréditaire. Ceci serait un obstacle infranchissable pour toi comme pour moi, Maud.

— Oui, dit-elle très bas ; et pourtant, père, je l'aime surtout parce que je le sens malheureux... Ne pourrais-tu l'interroger ?

— Je l'ai fait souvent, toujours sans résultat.

— Si je tentais d'obtenir sa confiance, qui sait si le succès ne me sourirait pas davantage ?... Après tout, conclut-elle en tendant son front à M. Gorvello, je ne suis pas pressée de changer de vie, laissons couler les jours, les voiles du passé de M. Gérard se déchireront peut-être d'eux-mêmes. Allons, père, nous avons veillé bien tard. Ton vieil ami, le docteur Brandt aurait le droit de nous gronder tous deux. Bonsoir, et que ta chère tête ne se remplisse pas d'idées noires... Le présent est si beau, pourquoi toujours songer à l'avenir ?

Il la serra dans ses bras.

— Je dois être sage pour toi qui ne l'es pas toujours... Bonsoir, fillette, tu réfléchiras encore, n'est-ce pas ?

— Oh ! la question est réglée en ce qui concerne M. Falney... Mon ami Raymond mérite plus de ménagements... A demain, père...

Pendant que Maud échangeait avec son père le baiser du soir, Gérard, assis devant son bureau, écrivait rapidement les lignes suivantes :

« Au Père Hélot, couvent des Dominicains, à Lyon. »

« Mon cher ami,

« Oui, tu as raison, je finis par te l'avouer : je l'aime ! je l'aime comme je n'ai jamais aimé Hélène S..., cette poupée coquette et sans cœur, qui fait le malheur de ce pauvre Rolley. (T'ai-je dit qu'il l'a épousée ?) J'ai lutté longtemps, m'absorbant dans des calculs compliqués, passant la nuit à l'étude des plus arides sciences, évitant de « la » voir. Mais, le travail, la solitude, tout prenait une voix pour me parler d'elle... ; des désirs fous de l'entendre, de lui parler, m'arrivaient au milieu d'une question ardue ; alors, succombant à la tentation, je me suis rendu assidûment aux réunions de la villa des Mouettes.

« Là, j'aurais dû connaître l'absurdité de mes rêves et j'ai simplement souffert d'une façon atroce. Son ami Raymond, le plus séduisant officier que l'on puisse rencontrer ; un

autre habitué de la villa, M. Falney, déposent ostensiblement chaque jour fortune et cœur aux pieds de M^{lle} Gorvello ; et, devant cette joûte d'esprit, de distinction, d'éloges, je reste loup, caressant Rosie, parlant d'une découverte récente, faisant l'homme sérieux, alors que je suis le plus fou des hommes...

« J'ai songé parfois à confier le passé à M. Gorvello, à tout lui dire même ; il est bon, généreux, peut-être eût-il eu pitié de moi.

« Pitié ! ma fierté s'est toujours révoltée à cette idée, et j'ai gardé le silence... Ceci ne peut durer, je crains de me trahir près de Maud, qui m'accueille avec une grâce qui n'appartient qu'à elle seule... Il faut que je parte, et que je parte au plus tôt. Je n'ose écrire de nouveau au directeur de l'École centrale... Marcel, j'ai recours à toi : trouve-moi bien vite un poste à l'étranger, j'ai un besoin de mouvement que je ne puis réprimer. Je rêve de désert, de sauvages, d'horizons inconnus surtout. Rosie est maintenant en mains sûres. Je puis partir sans crainte ; quant à ma mère, de loin comme de près, le peu que je gagnerai sera toujours pour elle.

« Au revoir, j'irai t'embrasser avant la séparation, et te remercier, mon vieil ami, car je compte, à cette heure, absolument sur toi.

« GÉRARD. »

Le surlendemain, une dépêche arrivait au jeune ingénieur : elle contenait ces mots :

« Patience, affaire en vue. »

« HÉLIOT. »

XVII

Assise dans le salon de la villa des Mouettes, Maud, en proie à une tristesse infinie, attendait que son père arrivât de la fabrique. Elle était seule : Rosie, après avoir joué tout le jour avec les petits Bénol, venait de s'endormir profondément, et la jeune fille avait dû la mettre au lit avant l'heure du dîner. Maintenant, livrée à elle-même, elle laissait errer ses regards sur la campagne qu'enveloppaient lentement les ombres du soir, écoutant comme en rêve le bruit du flot qui battait non loin de là le soubassement de la terrasse. Pour la première fois peut-être les charmes de la nature et la majesté de l'Océan la laissaient indifférente, et elle s'absorbait dans le souvenir des jours qui venaient de s'écouler.

Jean Falney avait quitté Biarritz dès qu'il avait eu connaissance du refus de Maud, et

celle-ci ne lui accordait aucun regret... Mais elle songeait à M^{lle} du Cendray, à Laurence, à Raymond, et leur peine lui pesait lourdement sur le cœur.

Comment avait-elle pu résister aux instances de sa vieille amie, à ses larmes ? Comment avait-elle pu répondre à tous les témoignages de sa tendresse par ces paroles douloureuses : « J'aime Raymond en sœur, et non en fiancée » ? Comment l'avait-elle laissé partir sans lui donner un mot d'espoir, semblant, par sa décision cruelle, absolument oublieuse des services rendus par M^{lle} Marthe ?

Puis, elle voyait Raymond venant à la villa, pâle, triste, si différent de lui-même, qu'elle n'avait pu retenir ses sanglots en prenant la main qu'il lui tendait :

« Adieu, Maud.

— Adieu, Raymond. »

Ils ne s'étaient rien dit de plus ; mais, le souvenir du désespoir peint sur le visage du jeune officier la poursuivait sans cesse.

— Tu pleures, mon enfant, dit soudain à ses côtés la voix de M. Gorvello.

Maud tressaillit et essuya vivement ses larmes.

— Je ne t'ai pas entendu venir, murmura-t-elle, je pensais à grande amie et à Raymond... Il m'est si pénible d'être la cause de leur peine ! Toi, père, tu parais tout joyeux.

— Je t'apporte cependant une nouvelle faite pour me contrarier, M. Gérard veut nous quitter.

Maud devint très pâle ; et, fixant sur M. Gorvello ses yeux agrandis encore par l'angoisse, ses lèvres tremblantes répétèrent :

— Nous quitter !

— Oui. Le mieux est que ce monsieur complote son départ en cachette. Heureusement, j'ai reçu tantôt une lettre m'avertissant de ses projets. Allons, fillette, dinons vite ; ensuite, nous causerons.

« Voilà, dit enfin M. Gorvello, quand, une demi-heure plus tard, ils se trouvèrent dans le petit salon fleuri, tu as à prendre connaissance de ces lettres ; tu le feras pendant que je parcourrai les journaux, mais je veux te lire moi-même celle-ci :

« Couvent des Dominicains, Lyon.

« Monsieur,

« Le Père Didon a écrit quelque part : « Un ami est un homme qui se compromet pour vous servir ». Je n'hésite pas aujourd'hui, à vous paraître indélicat en vous envoyant, sans en rien retrancher, la correspondance

absolument intime de votre ingénieur Gérard. Gérard d'Ailly, car vous devez apprendre son nom, est mon ami d'enfance, mon frère plutôt. Tous les deux Bordelais, ensemble nous avons grandi, ensemble nous avons fait nos études, et, grâce à lui, moi orphelin, j'ai connu les douceurs du foyer domestique. Son père, un magistrat intègre, sa mère, une femme intelligente et dévouée, m'accueillaient comme leur enfant, et Gérard, dans sa bonté native, partageait avec moi son argent et ses plaisirs.

« Plus tard vint la séparation, non pas l'oubli. Quand le malheur s'abattit sur Gérard, malheur écrasant, terrible, ce fut à l'ami des jours heureux qu'il ouvrit son cœur ; et depuis, jour par jour, dirai-je, j'ai suivi le pauvre enfant dans la vie solitaire dont il supporte les épreuves avec un courage admirable. Combien d'autres, à sa place, eussent cherché l'oubli au milieu de folies sans nombre, peu soucieux de leur honneur, de leur dignité. Combien d'autres, aigris par une rancune maternelle, d'autant plus inexplicable que M^{me} d'Ailly adorait son fils, eussent fait bon marché de leur respect, de leur tendresse, de leur devoir filial.

« Gérard, lui, a un caractère fortement trempé ; il juge, avec raison, qu'une faute (égarement unique) se rachète, et il a racheté la sienne par le travail, la sévérité des mœurs, le dévouement envers sa petite Rosie, qui m'a souvent attendri jusqu'aux larmes.

« Jugerez-vous, comme lui, comme moi ? Après avoir lu les lettres que je vous envoie, laisserez-vous partir ce malheureux enfant ?... Un de nos Pères, qui a reçu autrefois durant plusieurs jours à la villa des Mouettes, la plus large, la plus gracieuse hospitalité, m'a parlé de vous en des termes tels, qu'il me semble déjà voir M^{lle} Gorvello tendre la main à Gérard, et verser le baume de sa compassion, de sa tendresse, sur des plaies qu'elle seule, après Dieu, peut guérir.

« Recevez, Monsieur » etc...

— Allons, Maud, allons, mon enfant, ne sanglote pas ainsi. Depuis trois jours, je te vois constamment en larmes, toi la plus gaie des créatures, la plus heureuse aussi.

— Oui, c'est vrai, la plus heureuse ! Je pleure de bonheur, balbutia la jeune fille... Oh ! père, nous l'avons bien jugé.

— Tu le jugeras encore mieux en lisant tout ceci... Un caractère viril, un cœur généreux, de l'or sans alliage ; c'est très rare, Maud ! Dieu nous aime bien, mon enfant, et je crois à l'intervention de ta mère dans tout cela ; je t'ai si souvent priée de veiller sur toi, d'assurer ton avenir !

Lentement, il s'assit près de la table et prit

une revue; mais, sa pensée errait ailleurs. Tout en coupant les légers feuillets, il regardait sa fille absorbée maintenant dans sa lecture et dont la physionomie reflétait les émotions les plus diverses : surprise, intérêt, puis tristesse mêlée de compassion. Enfin, aux dernières pages (celles écrites au Père Hélot à une heure de désespoir et d'amour), le cœur de Maud se gonfla d'une immense joie, et, portant le papier à ses lèvres, elle y mit un ardent baiser.

— Eh ! bien, Maud ? interrogea M. Gorvello.

Toute frémissante, elle se jeta dans ses bras.

— Je suis fière de lui, et je l'aime ! s'écria-t-elle... Oh ! je l'aime autant qu'il peut m'aimer.

Une ombre de tristesse voila le front du père, à la vue de l'épanouissement subit de cette fleur d'amour au cœur de l'enfant jusquelà si naïve.

Maud s'en aperçut, et attachant sur lui son regard lumineux et doux :

— Oui, je l'aime, répéta-t-elle lentement; mais, s'il me fallait te quitter pour le suivre, je sacrifierais cet amour. Comprends-tu, maintenant, l'étendue de ma tendresse pour toi ?

— En ai-je jamais douté, ma chérie ? mais, tu aurais tort de renoncer pour ton vieux père à un avenir heureux. C'est la loi. Dieu n'a-t-il pas dit : « La femme doit quitter son père et sa mère, et s'attacher à son mari ? » Et dans la nature, regarde : dès que les ailes grandissent à l'oiseau, d'eux-mêmes, le père et la mère le poussent hors du nid, et l'oiselet va fonder une famille sous d'autres ombres.

La jeune fille secoua la tête.

— Dieu, en promulguant cette loi, ne pensait pas à tout ce que Maud doit à son père, sans quoi il y eût mis pour elle un article spécial : « Maud Gorvello ne quittera pas son vieux père ». Ce vieux père toujours si beau et si jeune, dit-elle en riant. Quant aux oiseaux, ils sont libres de voler où ils veulent... Je t'assure cependant que s'ils avaient un nid aussi doux que celui de la villa des Mouettes, ils ne songeraient jamais à l'abandonner. Là, j'ai dit... Maintenant, concluons : tu écriras au bon Père Hélot pour le remercier, et lui donner l'assurance que M. Gérard d'Ailly restera à perpétuité ingénieur et gendre de M. Gorvello, fabricant de papier au Boucau (Basses-Pyrénées).

Et, soudain, laissant son ton enjoué :

— Pauvre Gérard ! Comme il a souffert ! Comme il souffre encore ! Père, peux-tu admettre cette rancune maternelle si persistante ?

— Non. J'eusse compris de l'aversion pour le fils coupable, au premier moment de la

colère et du chagrin; mais, M^{me} d'Ailly me paraît dure, injuste, en persévérant dans la voie qu'elle s'est tracée. J'ajoute qu'elle s'est montrée d'une souveraine imprudence, ainsi que l'écrit le Père Hélot. Ce malheureux enfant, pour s'étourdir, pouvait se jeter dans toutes les folies. La douleur est une terrible chose.

— D'Ailly, dit Maud pensivement, j'ai entendu ou lu ce nom-là quelque part... D'Ailly, répéta-t-elle encore.

Puis, tout à coup :

— Oh ! père, Dieu veuille que mes souvenirs soient exacts; alors, Gérard sera heureux, complètement heureux.

Sans s'expliquer davantage, elle quitta le salon en courant et revint quelques minutes plus tard avec un paquet assez volumineux.

— Ce sont les lettres de tante, expliqua-t-elle, et je crois, oui, je crois, que M^{me} d'Ailly est la locataire dont elle nous a tracé un assez long portrait. Voyons la concordance des dates : trois... quatre ans, ce doit être là.

D'une main impatiente, elle dénoua un cordon et parcourut rapidement plusieurs lettres.

— Tu fais erreur, mon enfant, dit M. Gorvello; il y a très longtemps, me semble-t-il, que ta tante a consenti à louer son petit appartement.

— Je fais erreur ! s'écria Maud triomphante; voilà la preuve du contraire. Oh ! si Gérard savait ! Ecoute :

« Un événement dans ma vie tranquille, ma chérie ! Le notaire Bertrand, de Bordeaux, un vieil ami, m'a écrit la semaine passée pour me demander si je voulais céder deux ou trois pièces de ma vaste maison à une malheureuse femme brisée de douleur. Elle a perdu le même jour son mari et le peu d'aisance procurée par la position de ce dernier; maintenant, aigrie contre son fils, un brave garçon, paraît-il, mais la cause de ce double désastre par un égarement de jeunesse, elle veut se réfugier dans un endroit tranquille, loin des lieux où elle a vécu, loin de ceux qu'elle a aimés. M. Bertrand, qui connaît mon amour de la solitude, a fait appel à ma compassion, un appel si pressant, que j'ai répondu « oui », et M^{me} d'Ailly est arrivée il y a deux jours. »

Maud s'arrêta.

— Eh ! bien, dit-elle.

— Eh ! bien, il est évident qu'il s'agit de la mère de Gérard; mais, il y a quatre ans de cela, ma pauvre petite; n'a-t-elle pas quitté Bagnères, depuis cette époque ?

— Pour cela, non, j'en suis sûre. Une des dernières lettres de tante a quelques lignes concernant sa locataire. Ceci, je le trouverai vite. Tiens, voilà le passage en question, dit-elle; la recherche, tu le vois, n'a pas été longue :

« Tu me demandes si ma locataire s'appri-voise? Non, ma petite Maud; mes rapports avec elle sont à peu près les mêmes qu'il y a quatre ans. Une visite de loin en loin, un simple bonjour quand nous nous rencontrons, c'est tout... Il est triste, je t'assure, de voir la malheureuse femme vivre seule, sans chercher de consolation même auprès de Dieu, hélas! Ces temps-ci, je la trouve affaiblie; que faudrait-il pour ranimer cette infortunée? »

— Il lui faudrait pardonner, dit la voix grave de M. Gorvello. C'est toi, mon enfant, qui seras, je le crois, le trait d'union entre la mère et le fils. Pars pour Bagnères; il m'est impossible de t'accompagner en ce moment, mais je te confierai sans crainte à notre vieille Françoise. Emporte les lettres de Gérard, qui pourront sans doute te servir, explique la situation à ta tante : votre cœur vous inspirera certainement ce que vous devez faire pour toucher M^{me} d'Ailly.

— Te quitter! murmura la jeune fille.

— Une séparation de huit ou quinze jours, quand il s'agit du bonheur d'autrui, de ton propre bonheur, qu'est-ce que cela, Maud? Songe aussi à la joie de ta tante... Il y a cinq ans au moins qu'elle ne t'a vue, et tu sais comme elle te chérit... Ne retarde pas ton voyage; je compte sur le Père Hélot pour empêcher le prompt départ de Gérard, mais il faut craindre aussi un coup de tête de ce dernier.

— Oh! je saurai le retenir en mon absence, dit Maud avec un fin sourire; conduis-le à la villa, je l'enchaînerai jusqu'à mon retour; puis, je veux lui demander Rosie pour le voyage. Son consentement m'est nécessaire, tu comprends, puisqu'elle est à nous deux.

Le jeune ingénieur vint dès le lendemain avec M. Gorvello. Il paraissait abattu et, quand Maud lui tendit la main, une subite rougeur couvrit son visage altéré. Un instant, elle le regarda en silence, s'efforçant de calmer les battements de son cœur.

— On ne vous voit plus, dit-elle enfin; c'est mal.

— M. Gorvello a dû vous parler d'un travail qui absorbe tous mes loisirs.

— Oui, mais il faut du repos, vous n'en prenez pas assez. Mathurine affirme que vous passez les nuits sans sommeil.

Il ne répondit pas. Maud reprit :

— Avec vos occupations actuelles, j'ose à peine vous demander un service.

Un service! Lui qui, sans hésiter, aurait donné sa vie pour elle!

— Je laisserai tout, dit-il d'une voix contenue; que faut-il faire?

— Voilà! Père désire que j'aie passer quelques jours à Bagnères, chez ma tante... Je ne l'ai jamais quitté, et cette première séparation

me coûte terriblement; sa solitude et sa santé m'inquiéteront durant l'absence, vous pouvez alléger cette inquiétude. Puis-je vous prier de venir prendre vos repas à la villa et de passer la soirée avec...

— Quelle indiscretion, mon enfant, interrompit M. Gorvello, de demander cela à M. Gérard!... Je serais ravi d'avoir sa société, mais il souffrirait trop d'abandonner ses chères études.

Maud se mit à rire.

— Rosie et moi déclarons aux études, aux bouquins, à tout le travail une guerre acharnée; n'est-ce pas, Rosette?

L'enfant, occupée à bâtir un château de cartes, leva vivement la tête.

— Oh! oui, répondit-elle de sa petite voix claire. Et puis, oncle Gérard, tu te plairas bien davantage ici qu'au pavillon, où tu es triste, plus triste encore qu'à Royat, je t'assure... Ici, cependant, tout le monde t'aime, même Black, si difficile...

Gérard caressa doucement les cheveux bouclés de la fillette, et, souriant à demi :

— Tu as raison, chacun est plein de bonté pour moi; quand on est aussi original que je le suis, on ferait mieux de vivre dans un désert.

Et s'adressant à Maud :

— Soyez tranquille, mademoiselle, les livres resteront fermés en votre absence, et je serai l'hôte assidu de la villa des Mouettes.

De nouveau, Maud lui tendit la main :

— Merci, merci de tout cœur; mais, j'ai encore une demande à vous adresser : me donnez-vous Rosie comme compagne de route?

— Réponds oui, oncle Gérard, s'écria l'enfant; je ne voudrais pas quitter ma Maud, c'est ma maman, vois-tu... Toi, tu es mon petit père, et je t'aime bien; mais, il y a tant de choses que tu ne sais pas faire : m'habiller, me peigner, tailler des robes pour mes poupées.

— Elle est à vous, toute à vous, maintenant, dit Gérard à la jeune fille; ne le comprenez-vous pas?

Et, comme elle restait silencieuse, il demanda :

— Partez-vous bientôt?

— Demain. Souhaitez-moi un heureux voyage.

— Je vous souhaite tous les bonheurs, dit-il très bas.

Maud fixa sur lui son regard, plein d'une émotion profonde :

— C'est réciproque, croyez-le... La preuve est que, ce matin, Rosie et moi, en trouvant ce trèfle à quatre feuilles, avons l'une et l'autre prononcé votre nom... Prenez-le, Gérard, c'est un gage d'espérance.

Il avait pâli à cette appellation familière, il pâlit plus encore en recevant la frêle tige que

Maud lui tendait avec un sourire et, sans savoir comment, quittant le salon de la villa, il se trouva dans le jardin faiblement éclairé par les rayons de la lune...

Là, il erra un instant, baisant avec passion ou serrant sur son cœur le talisman donné par celle qu'il aimait, oublieux de l'heure, de l'endroit où il était, ne sachant même pas retrouver le chemin de sa demeure. Ce fut Black qui vint mettre un terme à cette espèce de folie en se précipitant sur le jeune ingénieur. Il poussait de tels aboiements joyeux au milieu de ses gambades, qu'une fenêtre de la villa s'ouvrit, et la voix de Maud appela Black :

— Black, qu'y a-t-il ? Ici, Black ! Ici, mon chien !

Le terre-neuve partit au galop ; et Gérard, contournant les massifs, rentra au pavillon...

Il s'approcha de sa table de travail, prit une feuille de papier, et écrivit rapidement :

« Cher Marcel,

« M^{lle} Gorvello fait un court voyage et me prie de veiller sur son père en son absence... Combine tout de façon que je puisse partir le jour de son arrivée. Je ne veux pas la revoir. »

Et le Père Héliot, qui préférait désormais le laconisme des dépêches, répondit simplement :

« Affaire en bonne voie. »

MATHILDE AIGUEPERSE.

(La fin au prochain numéro.)

BERCEUSE PENDANT L'ORAGE

*Ne fais pas tant de bruit, tempête ! Sombre orage,
Que ta méchante voix ne gronde pas si fort ;
Modère le fracas terrible de ta rage !*

Mon petit enfant dort.

*Il dort si doucement dans son berceau de soie,
Et, s'il rêve, son rêve est tout rose et tout bleu.
De son calme sommeil ne trouble pas la joie,*

Orage du bon Dieu !

*Eloigne-toi, nuage épais ; change de route ;
N'assombris pas encor l'éclat de son ciel pur.
Assez d'ombres viendront, hélas ! bientôt, sans doute,*

En obscurcir l'azur.

*Alors, adieu les doux sommeils que rien n'agite,
Adieu l'heureuse paix des beaux rêves d'enfant...*

*Mais à présent, mon fils, ma prière t'abrite,
Mon amour te défend.*

*Dors tranquille, petit ; ta mère est là qui veille,
Et l'orage déjà s'apaise dans les cieux.*

*Demain, quand, au lever de l'aurore vermeille,
Tu rouvriras les yeux,*

*Tu verras de nouveau resplendir sur la terre,
Dans toute sa beauté, le rayonnant soleil
Et, rayonnant aussi, le regard de ta mère
Sourire à ton réveil !...*

Imité des poésies russes par PAUL COLLIN.

LE COLONEL PHILÉMON

(SUITE ET FIN)



TOUT en comptant ses points, Lucie se demandait :

— Où est-il allé ? Doit-il revenir ? Pourquoi cette visite si affectueuse ? Pourquoi me dire tant de douces choses, si c'était pour me laisser ensuite ?

Et faisant un retour sur elle-même, cherchant à se reconnaître au milieu de ce chaos de pensées nouvelles où toutes les suppositions étaient possibles, elle se demanda :

— Je l'aimais donc déjà sans m'en douter puisque j'ai été si heureuse de le revoir ?

Non, elle avait beau chercher dans sa mémoire fidèle, recueillir toutes les impressions qui lui étaient venues par Georges, elle n'y trouvait qu'une amitié vive, mais paisible. C'était donc venu tout à coup en l'apercevant dans le salon, debout contre la cheminée ? Non plus, car, sans une tendresse profonde et ancienne, on ne peut éprouver une joie pareille à celle qui lui était montée au cœur lorsqu'elle lui avait tendu les mains en criant :

— Je vous reconnais !

Alors, c'était donc dans l'intervalle de ces deux visites ? Elle ne savait pas ; et, d'ailleurs, pourquoi y penser maintenant, puisque tout était fini ; puisqu'il s'était détourné d'elle en s'en allant sans motif et sans promesse formelle de retour ?

— Ton grand-père aura eu un bien bon temps pendant son voyage, dit enfin M^{me} de Maiffre pour rompre cet interminable silence.

— J'irai au-devant de lui à la gare, bonne-maman ?

— Certainement, ma petite. Donne-moi mon tricot. Veux-tu ?

Lucie prit l'ouvrage, le peloton et les aiguilles, et quand elle eut tout disposé pour le travail de sa grand-mère, elle s'assit à ses pieds, posa sa joue brûlante sur le bras de la vieille femme, et s'assoupit un instant, brisée, endolorie, mais ne voulant pas avouer sa souffrance.

— Ma pauvre chérie, murmurait la grand-mère en se penchant vers elle ; ma pauvre petite aimée !

Et ces douces plaintes arrivaient à l'enfant à travers son sommeil pour le bercer et le rendre plus doux.

M^{me} de Maiffre se couchait ordinairement de très bonne heure ; elle ne changea rien à ses habitudes ce jour-là, bien qu'elle ne se sentit pas grande envie de dormir ; elle voulait laisser Lucie seule, afin de lui permettre de se ressaisir, sachant bien que le caractère généreux, brave et fier de la jeune fille retrouverait son énergie lorsqu'elle aurait pu réfléchir sans contrainte.

Une fois dans sa chambre, Lucie ferma toutes les portes, éteignit sa lampe, ouvrit doucement sa fenêtre, s'y accouda, déjà apaisée par la vue de cette nature si calme dans son repos, et sa pensée vague et indécise s'en alla sur les ailes de sa jeune imagination à travers l'espace.

Ses yeux scrutaient au loin la plaine uniforme sous la blanche lumière, l'île endormie, les bois qui se taisaient ; mais ce n'était ni aux astres lumineux, ni à la douce prairie, ni aux saules de la rive que Lucie pensait à ce moment : elle subissait le charme de ce cadre tranquille pour y placer l'image unique qui remplissait son cœur ; sur ses lèvres courait un triste sourire, fait de la joie nouvelle qui lui était venue tout à l'heure et des craintes nées de cette joie même.

Bientôt elle se sentit à l'étroit dans cette chambre où elle n'osait remuer, dans la crainte d'éveiller sa grand-mère ; il lui sembla que, puisqu'elle ne pouvait dormir, avec tant de choses à se dire à elle-même, une heure passée dans le jardin, au bord de la rivière, réussirait mieux à calmer son agitation. Elle

ouvrit la porte sans bruit, et descendit sur la pointe des pieds.

En bas, les domestiques causaient tranquillement, les coudes sur la table, elle se sentit protégée par leur présence ; d'ailleurs, le jardin était clos par une forte palissade dont la porte à clairevoie était fermée à cette heure ; elle ne courait donc aucun risque dans sa promenade nocturne.

Elle erra d'abord autour des massifs, regardant son ombre sur le sable des allées, puis elle prit machinalement le sentier qui conduisait à la rivière ; là, tout contre la palissade, il y avait de grosses pierres disposées en sièges rustiques ; elle s'assit, appuya son front contre le bois d'un piquet et, tout en regardant couler l'eau, elle reprit une à une les raisons qui, tour à tour, lui interdisaient ou lui rendaient l'espérance.

Elle pensa à tout, pour s'expliquer le départ si brusque et si étrange de Georges, et ce qui lui parut le plus probable, c'est qu'il ne l'avait pas trouvée digne de lui. Ou insignifiante ou laide, ou mal élevée, elle s'accusa de tout, mais ne put calomnier son cœur, et elle s'avoua combien elle l'aimait la tête cachée dans ses mains, tant elle était confuse de ce sentiment nouveau. Elle aimait, Georges de toute son âme, c'était bien certain, quoiqu'elle ne pût toujours pas dire comment cela était arrivé : sa tendresse était faite d'admiration, de reconnaissance et de cet invincible attrait que Dieu met dans les jeunes cœurs, comme il met le parfum dans le calice des fleurs. Lucie n'avait pas lu de romans, elle n'était ni coquette ni sentimentale, et ne chercha pas à se poser vis-à-vis d'elle-même en héroïne victime ou incomprise ; non, elle s'accusa, et comme elle ne voyait plus de remède au mal dont elle se trouvait responsable, elle se mit à pleurer doucement.

C'étaient ses premières larmes depuis qu'elle avait cessé de pleurer sur ses douleurs d'enfant ; elle les trouva d'autant plus amères et, prise au dépourvu par la douleur, elle ne vit plus l'existence qu'à travers un voile sombre qu'aucune consolation ne serait capable de déchirer.

Pauvre petite Lucie ! elle ne savait pas encore que tout s'apaise et que nos larmes d'hier forment parfois nos sourires de demain ; elle était triste à mourir ; elle cherchait, éperdue, où prendre un peu de courage, et, regardant le ciel dans l'eau tremblante qui passait devant elle, elle faisait sa prière de petite enfant désolée : — Mon Dieu, ayez pitié de moi !

A cet instant, elle fut tirée de ses tristes pensées par un bruit d'abord très faible, qui venait de la rivière et se rapprochait peu à peu. Au milieu du grand silence de cette soli-

tude, il lui fut facile de reconnaître la cadence régulière de rames qui fendaient l'eau; elle en fut très surprise, car les pêcheurs ne partaient guère qu'à la fin de la nuit, et ils remontaient la rivière au lieu de la descendre, à cause des bancs de sable qui, à partir de l'église, rendaient la navigation impossible en été.

— Qui donc se promenait à cette heure? pensa-t-elle.

Et aussitôt, dominée par ses propres impressions, elle ajouta :

— Quelque âme souffrante qui cherche l'oubli comme moi.

Cependant, la barque avançait toujours, quoique très doucement; parfois, le silence redevenait complet et Lucie croyait s'être trompée, puis les rames battaient l'eau, et cette fois un peu plus distinctement, c'était le promeneur mystérieux qui, se laissant aller au courant, rectifiait de temps à autre la ligne suivie par son embarcation, afin de la maintenir en pleine eau.

Lucie avait fermé les yeux instinctivement pour mieux entendre, et elle suivait avec un grand intérêt l'approche du bateau; elle les rouvrit quand elle le sentit tout près d'elle et vit alors se dégager de l'ombre, jetée sur la rivière par une touffe de cytises, une petite embarcation blanche.

La lune, déjà un peu basse à l'horizon, éclairait de dos celui qui conduisait le léger esquif, ce qui ne permettait pas à Lucie de le reconnaître.

Tout à coup, elle se dressa sur ses pieds :

— Georges! cria-t-elle involontairement.

La barque en déviant, sous la pression du jeune homme, venait de mettre dans la zone lumineuse son visage et les boutons brillants de son uniforme.

— Lucie! dit-il à son tour, mais d'une voix sourde.

Et ces deux noms jetés au vent vinrent réveiller un pauvre oiseau qui dormait dans la touffe des cytises; il s'envola bruyamment, puis tout rentra dans le silence. Mais la barque n'avancait plus; les avirons étaient tombés des mains de Georges et l'embarcation, prise dans un remous, oscilla une minute, tourna surellemême et cette fois pour s'échouer au petit port du Fondouk.

— Georges! dit encore Lucie tremblante.

Lui, comme un coupable, debout, la tête nue, cherchait ses mots.

— J'ai manqué le train, répondit-il enfin, je me promenais en attendant le prochain départ... Excusez-moi, madame, de vous avoir effrayée; je ne vous croyais pas là.

— Madame! répéta Lucie stupéfaite. Pourquoi m'appellez-vous ainsi? Vous me disiez Lucie, ce matin, ajouta-t-elle d'un air de reproche.

— C'est que ce matin je ne savais pas.

— Qu'est-ce que vous ne saviez pas? demanda-t-elle haletante, car elle commençait à débrouiller la vérité au milieu de cet échange de questions et de réponses.

Georges détourna les yeux et dit très bas :

— Je ne savais pas votre mariage.

Et ce fut au tour de Lucie de détourner les yeux et de dire avec embarras :

— Je ne suis pas mariée, je suis toujours Lucie Rosenn; si Benoît m'appelle madame, c'est pour faire comme Lambin, qui trouve que c'est plus respectueux.

Georges n'était plus debout et contraint sur la *Mouette*; d'un saut, il avait pris terre et, saisissant la main de la jeune fille, appuyée contre la palissade, il disait :

— Oh! Lucie, oh! ma bien-aimée; Lucie, mon seul amour, ma vie, ma joie!

Il ne put s'exprimer autrement; mais cela suffit d'abord, puisque Lucie, souriante, s'en contentait.

Puis vint la confidence de ce qu'il avait souffert; il est si doux, quand la douleur est apaisée, d'en faire l'aveu avec mille détails de sentiments qu'on ignorait soi-même et qui s'expliquent tout naturellement lorsque cette confession est versée dans le cœur par qui on a souffert!

Georges ne pouvait se rassasier de dire combien il avait été malheureux, et Lucie l'aurait écouté jusqu'à la fin du monde; mais, au rez-de-chaussée de la vieille maison, on commençait à s'agiter. Benoît fermait les volets avec grand fracas pour avertir sa jeune maîtresse qu'il voudrait bien la voir rentrer, afin de pouvoir, lui aussi, aller se coucher. Si ce premier avertissement ne suffisait pas, il viendrait tout à l'heure prendre ses ordres, c'est-à-dire la contraindre moralement à exécuter les siens.

— Il faut partir, dit Lucie, qui ne voulait pas être obligée d'expliquer une rencontre avec Georges à une heure aussi tardive.

— Je reviendrai demain matin, n'est-ce pas? Je serai si pressé de m'assurer que tout ce bonheur n'est pas un rêve?

— Et le train de Bretagne? demanda méchamment Lucie.

Georges eut un mouvement d'épaules peu respectueux pour ce train de Bretagne, dont il avait usé et abusé dans les moments difficiles, et il s'écria joyeusement :

— Il partira sans moi.

— Alors, venez demain matin à neuf heures engager pour recevoir grand-père. Voulez-vous?

— Si je veux! Lucie, ma petite amie...

— Bonsoir, bonsoir, Georges, fit Lucie en s'éloignant.

— Adieu, ma fiancée.

Elle se retourna vers lui et gravement :

— Pas encore, dit-elle.

Mais un sourire heureux vint démentir ces paroles.

Lucie remonta vivement à sa chambre ; la fenêtre était restée ouverte, elle s'en approcha et put suivre la marche silencieuse de la *Mouette*, qui s'éloignait. Elle laissait derrière elle un sillage d'argent liquide, et les rames que Georges maintenait au ras de l'eau écla-boussaient la petite barque de paillettes scintillantes. Georges la vit, penchée vers lui ; il leva bien haut sa casquette galonnée et disparut dans la ligne d'ombre que l'île projetait autour d'elle.

Alors, le cœur reconnaissant de Lucie eut une fervente action de grâce ; il y en a beaucoup qui demandent, peu savent remercier ; Lucie, elle, mit toute son âme et toute sa joie dans le merci qu'elle adressa au ciel, puis elle referma doucement la fenêtre pour ne pas déranger le sommeil de sa grand'mère.

Mais celle-ci ne pouvait dormir ; elle souffrait pour son enfant ; et l'entendant remuer :

— Lucie, est-ce toi ? Il faut te coucher, ma petite.

Aussitôt, la porte de l'enfant s'ouvrit toute grande, et un flot de lumière entra avec elle chez la grand'mère.

— Bonne-maman, s'écria-t-elle en s'agenouillant devant le lit de l'aïeule, je l'ai revu !... sur la rivière... il attendait le train... c'est la faute de Benoît... il était désespéré... heureusement qu'il m'a dit madame... Oh ! si tu savais comme il m'aime !... Tu diras oui, bonne-maman.

— Et toi, ma fille, que lui as-tu répondu ?

— Rien. Ah ! si ; je me suis en allée en lui disant : Pas encore ! Et puis je lui ai donné un rendez-vous.

— Où ça ?

— A la gare, au-devant de bon-papa. Vous ne le ferez pas attendre, n'est-ce pas ? Voilà huit ans que ça dure, pauvre Georges !

— Embrasse-moi, ma chérie, et que Dieu te garde ton bonheur, dit la grand'mère, des larmes plein les yeux, en écoutant ces aveux naïfs de son enfant. Tout ce que tu viens de me dire est passablement embrouillé ; mais nous aurons le temps de nous expliquer ; maintenant, il faut te coucher.

— Oh ! bonne-maman, je t'expliquerai tout de suite si tu veux, répondit Lucie, heureuse de pouvoir raconter, avec tous ses jolis détails, le retour de Georges et ce qui s'en était suivi.

— Non, non, embrasse-moi et va-t'en.

Qu'il fut doux, le réveil de Lucie au matin. Elle allait revoir son ami, le présenter à son grand-père et pouvoir proclamer glorieusement qu'il était sa conquête.

Ces instants de félicité sont bien rares dans la vie, et leur durée est éphémère comme tout ce qui tient à ce monde ; mais ils laissent une trace ineffaçable et, plus tard, quand la douleur s'assied à notre foyer, le souvenir de ces heures bénies vient en adoucir l'amertume, en atténuer la rigueur, donner la patience ou le pardon parce qu'on se souvient.

En entrant dans la gare, Lucie, sans détourner seulement les yeux, aperçut au fond de la salle d'attente, à droite, une tournure martiale ; elle entendit bruire un sabre sur la dalle : c'était Georges qui se levait et la saluait à distance. Lucie lui rendit un salut correct et, sous l'égide de Barbette, passa sur la voie.

Presque aussitôt, deux coups de cloche et le titillement du télégraphe annoncèrent le train, et celui-ci déposa bientôt sur le trottoir quelques rares voyageurs, paysans pour la plupart, qui chaque matin venaient ainsi apporter à la ville le produit de leur campagne.

Le colonel sortit tout fringant de son wagon capitonné et embrassa tendrement sa petite-fille ; puis ils pénétrèrent dans le hall par les petites entrées ; un jeune officier se détacha alors de l'ombre et vint le saluer.

Le colonel eut un moment de surprise ; mais Lucie, toute gonflée d'une orgueilleuse joie, lui présenta aussitôt le nouveau venu.

— Grand-père, M. Lemonnier, lieutenant au 6^e d'artillerie. Et elle ajouta gentiment : C'est Georges.

— Allons donc ! s'écria M. de Maiffre en tendant les mains au jeune homme, passablement ému ; c'est Georges, ce gaillard-là ! Eh ! bien, mon garçon, je ne t'aurais pas reconnu.

— Moi, je l'ai reconnu tout de suite, dit Lucie en se rengorgeant.

Son grand-père la regarda de côté, sans faire de réflexion ; ou s'il en fit une, il la garda pour lui.

— Je suppose, dit-il au lieutenant, que tu viens déjeuner avec nous ?

— Oui, mon colonel, et j'ai beaucoup de choses à vous dire.

— Sur le nouveau mode d'avancement, une absurdité du reste, ou sur le tir à longue portée ?

— Sur le tir à longue portée, plutôt, répondit le lieutenant en lançant un regard d'intelligence à Lucie, qui se pinçait les lèvres pour garder son sérieux.

— Il paraît que le Comité s'est fâché tout rouge ; mais aussi, c'est inepte, continua le colonel.

— Grand-père, je vous laisse ; malgré tout l'intérêt qu'offre cette question, je crois que je serai encore mieux auprès de grand'mère, qui doit avoir besoin de moi.

— Va, ma fille, nous te rejoignons; il faut que je parle au chef de gare, l'affaire de cinq minutes.

Et Lucie s'éloigna vivement.

— Tu disais donc, mon ami?... reprit M. de Maiffre.

Georges hésitait; au moment de parler, il se troublait visiblement, sa langue s'embarassait.

— Mon colonel... balbutia-t-il.

— Nous parlions de cette sottise querelle entre le Comité et le ministère, dit M. de Maiffre, croyant que la mémoire faisait défaut à son interlocuteur; toi qui es dans les jeunes, qu'est-ce que tu en penses?

— Mon colonel, reprit Georges, c'est que...

Le grand-père, voyant son trouble, s'écria:

— Excuse-moi, mon garçon, il paraît que je suis indiscret, n'en parlons plus.

— Si, si, parlons-en au contraire. Mon colonel, j'aime Lucie.

— Saprebleu, déjà!

— Il y a huit ans, mon colonel.

— Tu l'aimais quand elle te fourrait le nez dans l'arnica pour le raccommoder?

— Oui, mon colonel.

— Eh! bien, je t'en fais mon compliment; à défaut d'autres vertus, tu as la persistance dans les idées. Alors, tu l'aimes et tu veux que je te la donne. Que dit M^{me} de Maiffre?

— Je n'en sais encore rien.

— Comment! clama le colonel en s'arrêtant au beau milieu de l'avenue; tu me demandes Lucie sans avoir consulté sa grand'mère!

Alors, Georges raconta l'étrange malentendu de la veille, le bienheureux hasard qui l'avait tiré de peine, et l'impossibilité où ces événements précipités et imprévus l'avaient mis de s'en ouvrir avec la grand'mère de Lucie.

— Mais, sapristi! ma petite-fille n'est pas une redoute qu'on enlève en deux heures, répondit M. de Maiffre; est-ce que je sais si tu es digne d'elle!

— Oh! qui serait digne d'elle! déclara Georges convaincu.

— Tu vois bien!

— Mais j'ai prévu cette objection et quelques autres, et je vous apporte une lettre de mon père, qui vous expliquera beaucoup de choses, mes notes de l'Ecole et quelques autres papiers qui me recommandent à votre bienveillance.

— C'est bon, donne-moi tout ça et va fumer quelques cigarettes en ville; nous déjeunons à onze heures, on t'attendra pour se mettre à table...

— Ouf! ajouta-t-il lorsque Georges se fut éloigné, ces amoureux sont toujours les mêmes: pressés, pressés! Ah! quand j'ai demandé Adèle, ce n'est pas un cigare qu'on m'a

envoyé fumer, c'est un bateau à vapeur qui m'a conduit en Corse... M'a-t-on fait languir! ai-je pâti! Il est vrai que c'était pour avoir Adèle... Mais Lucie est gentille aussi... Allons, que dit cet excellent Lemonnier? Langue de magistrat, langue dorée, et pour vanter son fils encore... Mais je saurai lire entre les lignes, s'il croit tromper un colonel de cavalerie... Bon garçon, ce Georges; figure ouverte, sympathique. Ça ferait un couple superbe... Il est peut-être joueur... Voyons les notes avant la lettre.

Et, tout en marchant, il lisait; et, tout en lisant, il machait ses réflexions:

— Parfait... Voyez-vous ce gaillard!... Allons, voilà un point bien éclairé... Lucie aura un peu plus; mais ça ne fait rien, pourvu qu'il lui convienne...

Et c'est ainsi qu'il arriva chez lui, où sa femme l'attendait avec l'impatience que l'on peut deviner.

Mais abrégeons le récit de ces préliminaires que les uns trouvent si longs, que les autres disent si doux. Il y a un an que Georges soupire, pour me servir de l'expression consacrée; dans la petite église où son union avec Lucie a été bénie ce matin, le parfum de l'encens n'est pas encore tout à fait envolé; sur le parcours du cortège, il y a encore quelques pétales des fleurs qu'on a jetées sous leurs pas; dans la chambre de la jeune fille, une petite couronne d'oranger, un voile de tulle blanc sont jetés sur une robe de satin qui couvre le lit de ses plis nacrés.

La grand'mère et le grand-père sont assis devant cette toilette abandonnée et la regardent en silence. De temps à autre, M^{me} de Maiffre essuie une larme qui s'échappe malgré elle de ses yeux rougis par l'effort qu'elle s'impose; puis elle se tourne vers son cher compagnon et lui sourit en disant:

— Elle est heureuse!

Lui, répond:

— Elle reviendra dans deux mois.

Et ils retombent dans ce silence, lourd de leur chagrin.

Mon Dieu! qu'elle va être triste la vieille abbaye, sans ce sourire de jeunesse qui mettait de la lumière partout où il rayonnait. Voici sa petite chaise d'enfant; la frange n'existe plus tant elle l'a tirée, culbutée, la traînant à sa suite, la renversant pour en faire tour à tour un siège, une chaise, une voiture; voici le buis bénit de l'année. En l'attachant à son crucifix, elle disait: « Bonne-maman, il faudra en mettre toi-même l'an qui vient; je veux que ma chambre ait toujours l'air de m'attendre. »

— Nous vendrons son cheval, il s'abîmerait à l'écurie, répond le grand-père.

Et, dans un court mirage, apparaît la mignonne enfant aux joues fraîches, au regard

brillant, qu'il fallait toujours modérer et qu'il était si doux de retenir près de soi en lui disant un mot du cœur. « Grand-père, nous monterons à trois quand je vais revenir », disait-elle; mais le grand-père pense qu'il ne montera plus jamais, sa seconde jeunesse est finie; et il pousse un long soupir, tandis que la grand'mère baise le bout du voile blanc et dit :

— Ma chérie !

Eux, les ingrats, fuient à tire d'aile; et plus ils sont loin, plus ils se sentent heureux, parce que l'éloignement c'est la solitude.

Depuis deux mois ils promènent leur bonheur à travers la douce Italie, la main dans la main. Ils ont vu Naples et sa baie merveilleuse; Rome au milieu de ses ruines; Venise et ses lagunes; mais demandez-leur ce qu'ils préfèrent de ces sites enchanteurs, de ces monuments sans pareils, Georges vous répondra : Le sourire de Lucie est plus brillant et plus doux; Lucie dira : Un mot de Georges est plus grand, plus attachant; et tous les deux ajouteront ensemble : Nous n'avons vu que nous-mêmes, de la Sicile au Milanais, c'est sans doute pour cela que le voyage était beau.

Le jeune ménage pensait en soupirant au retour prochain en France; il était arrivé à la dernière station italienne et, après un repos de quelques jours, comptait reprendre le train pour aller donner à la famille les derniers jours de congé de Georges.

Après une longue promenade au bord de la mer, ils rentraient doucement à l'hôtel et s'informaient de leur courrier, lorsque Lucie eut un tressaillement d'inquiétude : une enveloppe bleue, un télégramme, les attendait.

La jeune femme surprise en pleine sécurité, au milieu d'un bonheur sans ombre aucune, eut tout de suite le pressentiment d'un malheur. Il n'y a que les mauvaises nouvelles qui viennent ainsi vous surprendre :

— Oh ! Georges, dit-elle toute pâle, en joignant les mains.

A cet instant, ce nom aimé dit avec angoisse était comme une supplication, un appel à l'amour et au dévouement de son mari pour la défendre contre le malheur.

La dépêche contenait ces mots :

« Colonel et Madame influenza grave; venez.

« LAMBIN. »

Les deux enfants se regardèrent avec angoisse, sans trouver rien à dire d'abord; c'était la foudre dans leur ciel sans nuages.

— Montez vite, Lucie, dit enfin Georges; faites la malle pendant que j'avertis Lambin de notre retour et que je m'informe du rapide.

Deux heures plus tard, ils partaient.

Rien n'est triste comme un retour pareil; ces

voyages faits sous le coup d'une mauvaise nouvelle, cette brusque transition de la tranquillité heureuse à la plus vive inquiétude; cette ignorance où l'on se trouve des détails qui seraient un soulagement pour l'esprit affolé, cette angoisse qui vous étreint en pensant au redoutable dénouement qu'on ignore et qui vous sera dit d'un mot tout à l'heure, tout cela déconcerte, aggrave et brise le corps comme l'âme.

Qui de nous n'a passé par cette épreuve, qui de nous n'a souhaité abrégier sa vie de quelques heures pour connaître ce qui se passe là où on nous appelle, où on ne nous attendra peut-être pas pour s'en aller à jamais !

Lucie, depuis que la dépêche du matin l'avait surprise en pleine sécurité, vivait par la pensée avec les deux chers vieillards qui l'appelaient. Maintenant, elle avait comme le remords de son bonheur égoïste, elle regrettait d'être partie ! « Oh ! si j'avais su ! » se disait-elle. Puis se tournant vers son mari, elle s'informait de l'heure. Le temps se traînait, cette nuit était interminable. Elle regardait par la glace de la portière; le paysage tout noir fuyait dans une monotonie désespérante; de temps à autre, des ombres s'allongeaient dans l'ombre avec mille formes fantastiques, c'étaient des arbres ou les paquets de fumée que la locomotive jetait au vent. Lucie comptait les poteaux télégraphiques avec une sorte d'apreté inquiète, et au vingtième, l'esprit obsédé de son tourment, elle perdait le compte; alors, elle recommençait machinalement, et ainsi pendant près d'une heure.

Georges la regardait à la dérobée; elle était défaite, avec une expression navrée qui creusait ses yeux sous la lumière tremblante tombant d'en haut. Il lui prenait la main et la serrait doucement comme pour lui dire :

— Nous sommes deux à souffrir la même peine.

Et Lucie lui rendant son étreinte le regardait avec des yeux noyés de larmes, mais sans lui rien dire. Les paroles étaient inutiles entre eux, tant la souffrance les trouvait unis.

Il est six heures, un jour bas et terne se lève, enveloppant de brume la campagne encore endormie; tout à l'heure, le soleil éclairera ces plaines d'un gris uniforme; mais à ce lever du jour, une tristesse infinie se dégage de cette pâle aurore; ce pénible voyage est enfin terminé, et le jeune ménage se hâte vers la maison paternelle. Benoît, qui est venu au-devant d'eux, leur a dit qu'ils étaient toujours bien mal; mais, en apprenant que les enfants revenaient, ils ont tressailli de joie.

Lucie monte la première; elle entre chez M^{me} de Maiffre et se penche sur son lit de douleur :

— Bonne-maman, c'est moi, je viens te soigner.

Elle baise son front brûlant, elle caresse ses mains amaigries, puis elle va dans l'autre chambre, dont la porte est ouverte et où le grand-père est couché, souffrant du même mal.

— C'est toi, fillette, lui dit-il en entendant ce pas de son enfant, qu'il reconnaîtrait entre cent.

Et il ajoute :

— Dis-moi la vérité, comment va la grand-mère ?

Pauvre vieux cœur que l'âge et la maladie ne pouvaient glacer. Il allait mourir peut-être, et en voyant venir à lui le secours, la tendre clairvoyance de sa fille, il n'avait qu'une pensée : savoir comment allait sa femme, sa chère compagne.

— Pas trop mal, lui répondit Lucie, qui savait à peine ce qu'elle lui disait, tant elle était émue ; mais toi, grand-père, reste bien calme pour guérir plus vite.

Et, en arrangeant ses couvertures, la pauvre petite vit qu'il avait une fièvre dévorante.

Et voilà comment Lucie, l'heureuse Lucie, rentra dans la maison paternelle après son voyage de noces.

Le mal terrible qui s'était abattu sur le cher vieux couple faisait sa première apparition en France cet hiver-là, et on sait combien il fut terrible au début ; Georges et Lucie, garde-malades, luttèrent en vain contre les progrès de la maladie, et chaque jour voyait croître leurs inquiétudes : M^{me} de Maiffre n'avait plus que le souffle ; le colonel, en proie à une fièvre que rien ne pouvait apaiser, n'était soutenu que par la force même des accès.

Les deux pauvres enfants, toujours ensemble, rappelaient ces passereaux qui, surpris par l'orage, se serrent l'un contre l'autre pour résister à la tourmente.

L'énergie de la jeune femme ne faiblissait pas ; mais elle souffrait cruellement de son impuissance contre le mal. Sa grand-mère ne parlait plus : elle avait reconnu sa Lucie ; elle lui avait rendu la pression de sa main ; elle avait presque souri à son baiser filial, puis le voile suspendu sur son intelligence s'était abaissé, et la souffrance même paraissait depuis quelques heures lui être devenue indifférente.

Il y avait trois jours que la jeune femme était à son chevet, épiait la lutte entre la vie et la mort ; le prêtre avait récité les dernières prières, effacé les dernières taches de cette âme douce et forte qui allait partir. Georges et Lucie, à genoux près du lit, leurs regards attachés sur elle, la virent tressaillir ; un léger souffle passa sur ses lèvres, et ce fut tout.

Le jeune homme mit la main sur ces yeux

éteints à jamais, pour les fermer aux choses de la terre, et soutenant Lucie, qui défaillait, il l'attira vers lui et, la tenant sur son cœur, lui rendit le courage d'un mot.

— Ne pleure pas, notre grand-père a encore besoin de toi. Si nous devons le perdre, qu'il ignore la fin de sa chère femme.

A cet instant, et comme si le vieillard eût eu l'intuition de ce qui se passait à côté de lui, il appela d'une voix inquiète :

— Adèle, viens donc me voir !

Lucie essuya précipitamment ses yeux, et entra chez le malade.

Il était assis sur son lit, les yeux brillants de fièvre. En voyant entrer son enfant, il croisa ses mains, et lui dit avec une tendresse infinie :

— Ah ! te voilà redevenue jeune et belle, te voilà comme au jour où je t'ai épousée. Je savais bien que les années n'auraient pas de prise sur toi. Laisse-moi te regarder, que j'emporte ton image où je vais.

Lucie, le cœur déchiré, n'osa le détromper.

— Je veux bien rester là, dit-elle, mais à condition que tu te recoucheras.

Le vieillard, docile, se laissa glisser sur ses oreillers, il ferma même les yeux, mais, de temps à autre, il les rouvrait et souriait à cette image chérie de ses jeunes amours. Il lui parlait, il écoutait comme en extase ce qu'elle lui répondait.

Vers le soir, il fit signe à Lucie qu'elle s'approchât de lui ; il déclina visiblement, et sa parole devenait si faible qu'on l'entendait à peine.

Il sembla se ranimer à cet instant, et dit avec une grande netteté :

« — Adèle, je vais mourir... je t'ai toujours aimée... ne pleure pas, je m'en vais sans tristesse en te revoyant comme aux plus beaux jours. Tu as été la joie de ma vie, tu es la douceur de ma mort. »

Puis il se mit à rire d'un rire aussi jeune que celui de ses vingt ans, et reprit :

« — Le colonel Philémon se meurt, mais il y en a un autre qui méritera ce nom. Tu diras aux enfants que je les bénis ; que je m'en vais comme un soldat et un chrétien... On mettra mon sabre à côté de moi... Adieu, Adèle ! »

Ces mots furent les derniers ; il vécut quelques heures encore et, de temps à autre, il rouvrait les yeux, des yeux qui s'éteignaient, mais où on pouvait lire la tendresse de son cœur fidèle. Jusqu'à la fin, il fut trompé par le délire, par une ressemblance, mais surtout par son amour.

Lorsqu'il cessa de lui sourire, il était mort.

C. DE LAMIRAUDIE.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : Opéra : *Djelma*. — Opéra-comique : *Le Portrait de Manon*. — Concerts. — Nouvelles. — Musique de choix.



EST une bien grosse question pour les compositeurs que celle de la pièce qui, transformée en poème, devra solliciter leur inspiration, et l'élever aussi haut que leur science musicale la peut conduire. Elle eût été loin, certes, la muse de M. Charles Lefebvre, si au lieu de ce livret incolore, sans action, sans poésie, sans passion, il eût rencontré dans la *Djelma* de M. Lomon de ces situations chaudes, de ces élans dramatiques qui émeuvent et électrisent le spectateur jusqu'à l'enthousiasme.

L'habile direction de l'Opéra n'a-t-elle pas fait fausse route en imposant au compositeur un sujet plus digne d'alimenter un conte d'enfants qu'un opéra en trois actes? Que n'a-t-on choisi la belle partition de *Zaire*, dont la haute valeur avait été proclamée après l'épreuve décisive d'une représentation à Lille en 1887? A part l'intérêt indiscutable du sujet, on sait qu'il avait été admirablement mis en vers par M. Paul Collin.

Quoi qu'il en soit, c'est *Djelma* qui a prévalu, et il est certain que le poème est détestable; c'est le vide absolu, le néant complet, avec un grain de puérilité par dessus le marché. Et c'est bien là l'impression qu'il produit au théâtre plus encore qu'à la lecture. Nous ne perdrons pas notre temps à en faire l'analyse. Nos lectrices, en parcourant cette attachante partition, seront vite au courant de ce livret qui, malgré tout le talent dépensé par le musicien, communique une teinte grise à son œuvre. Mais elles apprécieront avec quel tact artistique cette plume si consciencieuse, éprise d'idéal et respectueuse de la beauté simple, a su conserver les belles qualités de pureté de lignes et de sérénité qui se remarquent dans tout ce que l'on en connaît déjà.

Malgré le boulet attaché par le poème aux ailes de la musique, les pages recommandables sont nombreuses dans la partition de

M. Lefebvre. L'andante de M. Renaud-Raim : « Tu sais trop bien lire en mon âme »; la « Prophétie », de M^{me} Hégion-Ourvaci; et un final fort bien en scène.

Le deuxième acte, très développé, renferme deux chœurs de femmes dont le second : « Voici les fleurs », est ravissant et a plu énormément par sa belle orchestration et son caractère mélodique. L'air de *Djelma*-Caron : « Jour fatal », et le superbe récitatif qui le précède : « O Raim ! s'il est vrai que ton âme... » sont d'un style élevé et d'une écriture maîtresse. L'« Invocation » à Lackmi, si adorablement soupirée par Djelma, est une inspiration absolument exquise. Très jolie, et d'une touche légère, est la musique du divertissement, qui renferme de charmants dessins d'orchestre.

Si le dernier acte est court, il est substantiellement rempli par le poétique duo de *Nouraly*-Saléza et Djelma, où le sympathique ténor trouve enfin l'occasion de développer ses belles cordes vocales. Elles le conduisent à un véritable triomphe dans le superbe final où « l'Hymne à Brahma », page grandiose à laquelle M^{me} Caron et M. Renaud mêlent leur vibrant concours, mettant le feu à l'enthousiasme.

Avons-nous dit que l'action se passe dans l'Inde, et que M^{mes} Caron et Hégion, MM. Saléza et Renaud sont des sauvages d'une civilisation enchantée.

Une brillante reprise de *Roméo et Juliette* nous a valu les débuts de M^{lle} Sibyl-Sanderson. Elle y a été ravissante, et le public, sous le charme, l'a fêtée et applaudie avec enthousiasme pendant toute la représentation.

Parmi les nouveautés annoncées pour l'hiver prochain, c'est *Otello*, de Verdi, qui passera le premier, en octobre ou novembre. *La Montagne noire*, de M^{me} Holmès, sera donnée en janvier. Quant à *Tristan et Iseult*, de Wagner, avec le célèbre ténor Van Dyck, engagé dès à présent, il ne passera pas avant le mois d'avril.

A l'Opéra-Comique, après l'immense succès de Verdi, dans *Falstaff*, et le triomphe d'A. Thomas avec la millième de *Mignon*, qui a eu un si grand retentissement, *Le Portrait de Manon*, de M. Massenet, a complété une admirable trilogie de chefs-d'œuvre dont M. Carvalho peut être fier.

Sans parler du poème en un acte, de M. G. Boyer, dont tous les journaux ont raconté la

légèreté et la grâce, nous voulons seulement indiquer les ravissantes pages que ce coquet badinage a inspiré à l'auteur de la grande *Manon Lescaut*. Le chœur dans la coulisse lutte d'entrain et de charme avec la chanson d'Aurore : « Les baisers sont des papillons », d'une facture élégante et légère. Le bel air de Desgrieux : « Voici ton image chérie », est d'un sentiment exquis. Le duo de Jean et d'Aurore, comme les brillants couplets de cette dernière : « Au jardin, Colin s'en vint », sont des pages d'une finesse et d'un coloris charmants. Disons, en un mot, que de toute cette partition se dégage un parfum de jeunesse, de fraîcheur et de tendresse qui en fait un réel bijou artistique et repose délicieusement des ouvrages compliqués de l'école bruyante à l'ordre du jour.

Interprétation des meilleures par M^{lle} Elven, qui met autant de chaleur que d'intelligence dans son rôle travesti de Jean de Mortcerf. M^{lle} Laisné chante celui d'Aurore avec une légèreté qui ajoute une grâce de plus à la fraîcheur de sa voix. M. Fugère est un Desgrieux de bon style. Pourquoi faut-il que ces enchantements aient été attristés par le douloureux accident survenu à l'éminent chef d'orchestre, M. Danbé, qui en avait si victorieusement assuré le succès ? D'après les nouvelles que nous avons fait prendre du savant musicien, on peut espérer qu'à l'heure où nous paraîtrons, il ne restera plus trace de ses cruelles brûlures.

Très brillante soirée musicale donnée par la Société des anciens élèves du lycée Henri IV, dans les salons de la Société d'horticulture. Parmi les noms d'artistes distingués qui émailaient le programme, le public a chaudement applaudi ceux de M. Fournets, dans un air supérieurement chanté, et de M^{lle} Verteuil, de l'Odéon, qui a dit ravissamment le *Sonnet*, d'Arvers, et *Les Elfes*, de Leconte de Lisle. Même accueil chaleureux à M. A. Bertagne, dont le violon a chanté avec beaucoup de sentiment le bel air de *Samson et Dalila*, comme au duo du *Pré aux Clercs*, joliment enlevé par M^{me} Molé-Truffier et M. Soulacroix, non moins applaudi dans une romance d'une interprétation attrayante. Les monologues de M. Coquelin cadet ont jeté leur note comique au milieu de ces belles envolées musicales, et a naturellement obtenu un immense succès. L'heure avancée ne nous a pas permis d'assister à deux petites saynètes : *La Bille d'agate* et *La Chambrée*, annoncées au programme par des artistes renommés de la Comédie-Française et du Palais-Royal.

Après avoir brillamment clôturé ses conférences sur l'art musical, M^{me} Lafaix-Gontié avait réuni ses nombreuses élèves, salle Erard, pour sa matinée artistique annuelle. Impossi-

ble de citer des noms dans cette pépinière de jolis minois roses, où brunes et blondes ont interprété les chefs-d'œuvre des maîtres de façon à émerveiller, pour la plupart, l'élégant auditoire accouru à l'invitation de M^{me} Lafaix. Près de quarante maîtres inscrits au programme, les plus célèbres de l'école classique et moderne. Séance des plus intéressantes, où de fort belles voix ont été applaudies et où de très jeunes virtuoses du chant et du piano ont apporté un nouveau témoignage en faveur de l'enseignement de l'habile professeur. Elle s'est terminée brillamment par le *Quatuor des Commères*, dans *Falstaff*, enlevé avec un parfait ensemble. Le succès, complet, a été l'occasion de bravos sans fin et de félicitations nombreuses pour M^{me} Lafaix-Gontié comme pour sa gracieuse fille, M^{lle} A.-L.-G., qui est chargée des cours de solfège et de piano pour les jeunes enfants. La *Valse en la bémol* de Chopin, admirablement interprétée par elle, a prouvé que ces enfants sont en bonnes mains.

Avec les partitions de *Djelma* et du *Portrait de Manon*, dont nous indiquons plus haut les principaux morceaux, nous signalerons, pour le piano : le n° 10 de la *Danseuse de corde*, transcription facile, très gracieuse, d'après L. Roques, par R. Pugno. — Le joli *Clair de Lune*, d'Ernest Gillet, d'une bonne moyenne force, où la variété des motifs, la grâce et l'expression forment un attrayant tableau. — On appréciera la poésie et la fraîcheur de la *Chanson matinale*, de Th. Lack, inspiration d'une grande délicatesse. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — Pour le chant : Deux charmants chœurs, pour voix de femmes, à l'usage des pensionnats et distributions de prix : *Légende bretonne*, par Samuel Rousseau, d'une jolie couleur locale, pleine d'effets inattendus. — *Le Ruisseau*, par Bonis, est, à volonté, un duo ou un chœur à deux parties, d'une facture imitative séduisante par son charme poétique et son exquise simplicité. — Deux ravissantes mélodies, de X. Leroux, sont : *Pensées de printemps*; et *Les Pervenches*, inspirations aussi remplies de fraîcheur et de jeunesse que l'indiquent leurs titres. Editeur : Alph. Leduc, 3, rue de Grammont. — Sur la belle *Harmonie poétique* de Lamartine : « O terre ! O mer ! O nuit ! » M. Ch. Lefebvre a écrit une admirable page musicale qui a toute la majesté de ce superbe poème. — *Oublier !* inspiration toute vibrante, du même auteur, et d'un sentiment profondément pénétrant, comme la délicieuse poésie de M. Paul Collin, sur laquelle elle est écrite. Editeurs : Mackar et Noël, 22, passage des Panoramas.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE

1^{er} juillet 1894.



J'ÉTAIS très petite quand je vins à Lyon pour la première fois ; c'était un matin d'octobre, un peu froid, une brume épaisse couvrait la ville.

Je regardais curieusement comme les enfants, et je suivais mes parents avec le léger frisson que cause la nuit en chemin de fer ; tout était gris et opaque, et je m'endormis bientôt profondément sur le lit d'hôtel où l'on me déposa.

Le changement de lieu, l'étonnement inconscient, la nouveauté du voyage m'avaient plongée dans l'irréel, et je fis des rêves extraordinaires : des visions de fées et de gloire passèrent devant moi... A mon réveil, nous primes une vieille patache pour monter la colline de Fourvières ; au-dessus, autour de nous la brume, comme une ouate humide, toutes choses y étaient noyées.

Dans l'antique sanctuaire assombri, où brillaient seules les petites flammes des bougies, accrochant des paillettes à la multitude des ex-votos naïfs, je demandais à la Vierge la continuation de mon rêve, il était enchanté !

Les enfants ont la passion des chimères, pressentant peut-être l'incomplet des réalités.

C'était l'heure de midi, le brouillard était devenu blanc, on eût dit un immense voile d'argent, nous planions au-dessus de ces mystérieuses nuées.

Tout à coup, le soleil sortit des nuages. Il s'irradia, lançant des rayons qui, comme des flèches étincelantes, percèrent les vapeurs ; la ville surgit comme un décor, et sous les clartés scintillantes parurent deux larges rubans d'azur enserrant la cité : la Saône et le Rhône formant un admirable, un merveilleux collier ; et, tendant les mains, sentant sans analyse alors, la meilleure des impressions, je m'écriai :

— C'est beau cela !

La Vierge m'avait exaucée ; je crus continuer mes songes...

Je n'avais pas revu Lyon depuis lors, je ne l'ai pas revu avec le même attrait, peut-être, mais non sans intérêt cependant.

L'Exposition, considérable, est admirablement organisée et les galeries qui contiennent l'historique et les produits de l'industrie lyon-

naise par excellence, je veux parler de la soie, m'ont particulièrement captivée.

La soie fut découverte par l'impératrice de Chine Sinhi-shi, femme de Hoau-ti. Ce fut la déesse à la chevelure blonde, image poétique du cocon, qui lui enseigna à filer et à tisser la soie grège, et le Tcheou-li, code de Confucius, recommande à la souveraine et à ses Dames « de cueillir autour du palais la verte feuille du mûrier et de s'appliquer au tissage de la soie ». C'était travail noble.

Aussi l'ouvrage des mains impériales était-il uniquement employé aux étendards sacrés.

Corinthe, Thèbes, Athènes eurent des métiers à tisser la soie. Rome s'en habilla, et saint Jérôme, écrivant à Marcella, lui conseille d'y substituer le lin et la bure, par humilité.

César eut le luxe inouï de faire tendre en soie rouge les velum de ses palais et du cirque ; la pourpre fine était réservée à l'empereur ; elle coûtait alors, au poids, 3,440 fr. le kilogramme.

Les draps tissés d'or et de soie de Byzance furent d'une incomparable richesse ; la tradition s'en est conservée dans les ornements d'église russe.

Gênes eut ensuite la palme de la fabrication des damas et des velours, et la sériciculture entra en France par le comtat Venaissin, donné par Philippe le Bel au pape Grégoire X, qui apporta cette industrie d'Italie.

Lyon devint au XVIII^e siècle le grand marché où aboutissaient les soies d'Espagne et du Levant.

Les brocarts, les taffetas qui arrivent de Perse, la marceline, la louisine, les batavias, les ras de Saint-Maur, les satins, imités d'une étoffe chinoise, appelés *zetani*, firent merveille.

C'est l'époque des belles étoffes, brillantes et douces, qui craquent au toucher et se tiennent debout.

C'est le règne des soieries par excellence, les dames sont majestueuses en leurs atours, l'ère « des paniers mesurant trois aunes, en damas fond blanc enguirlandé, en lamé semé d'œillets, encadré de myrtes, en gourgourant brodé, en soie nuée étincelante de paillons ». Et les dentelles, les pompons, les nœuds endiamantés, les tulles, les brocatelles se marient à ravir.

Il faut aux habits de cérémonie

Plus d'étoffes
Qu'à six carrosses.

On met sur son dos tout ce qu'on possède, on vend ses terres pour avoir une robe; folie ruineuse et extravagante, mais incomparable pour la cité lyonnaise, qui ne fabrique plus de brocart que pour les meubles et est obligée de mettre en circulation, me dit avec confusion un brave ouvrier installé à un métier, « des soies bourrées, tramées laine et coton, *des chiffes* quoi! »

Malgré cette déclaration, la vitrine des tissus modernes est si admirable qu'on devient coquette en la regardant, si bien qu'il faut fuir pour résister à la tentation.

Où? à Anvers; à l'autre Exposition, en plein campement congolais, sur le bord des eaux de la « Reine des Mers, où arrivent cent bateaux par jour, assure mon guide », a surgi un coin d'Afrique: guerriers et leurs compagnes: femmes, porteuses bambara, sorciers même, installés en leur hutte primitive, nous regardant avec une tranquillité mêlée de dédain.

On passe de là dans le vieil Anvers, curieusement reconstitué, avec ses maisons en bois, à pignons, à auvent, où les belles filles, de célèbre renommée, en costume du temps, vous offrent des bibelots modernes; presque sans transition, on va alors à la cathédrale et au musée Plantin, cet énorme écrin des plus purs joyaux de la peinture.

Dans le sanctuaire de cette merveilleuse école flamande, on ne perçoit plus les échos du Palais des Fêtes, où s'exécute la cantate du « Génie de la Patrie » par cinq cents musiciens et choristes.

On est loin, très loin de la foule curieuse, encombrante, du brouhaha et du grondement des machines; on se retrouve, dans le silence du musée un peu abandonné pour le grand bazar, là-bas, et l'âme est si ouverte aux idées, aux goûts, aux sentiments contraires, elle reçoit si avidement tout ce qui se présente d'impressions différentes et multiples que ce repos et le contraste de cette contemplation solitaire sont choses exquises.

Les figures des Maîtres surgissent dans l'auréole du génie et peut-être de la légende; dans ce beau labeur de l'art, auraient-ils apprécié comme nous les spectacles universels à la minute? Ils les auraient dédaignés.

Faire vite n'existait point; faire bien n'était point non plus devise courante, car ils eurent, heureusement! leurs faiblesses, mais *faire à son temps* paraissait le mode indispensable.

Comme ils avaient raison! *A son temps* me ravit, convenant à tous, aux vifs et aux lents, et leur permettant ainsi d'être eux-mêmes.

Leshommes, artistes, ouvriers, sont, à l'heure actuelle, jetés au moule uniforme de la production rapide, la personnalité est étouffée, elle a une peine infinie à s'affranchir, si bien

que, en pensant à cela, le bruit, les badauds, les reporters, les harmonies et les réclames mêlées me causent une sorte d'horreur, et je ne puis résister au désir de m'enfuir encore... vers Delphes, l'antique acropole dont les fouilles évoquent les grandes époques du passé: un raccourci de trente siècles.

Je voudrais descendre dans les ombres de ces pyramides, pour saisir leurs secrets, là où M. de Morgan vient de découvrir les sarcophages de la reine Hent et de la princesse Ben-Set avec leurs trésors, leurs pierres précieuses et leurs objets familiers.

Rien, il me semble, ne doit égaler l'émotion anxieuse de ces recherches; saisir l'insaisissable non plus par la pensée, les documents, les déductions, mais par l'être entier, à pleines mains, en prendre possession et dérober sur la poitrine pétrifiée de la momie le petit scarabée d'or, symbole mystérieux et éternel, toujours vrai.

L'impuissance d'ouvrir son cœur à un être aimé quand on le souhaite ardemment, et les paroles banales, les mots inutiles qui vous viennent aux lèvres alors qu'on est pressé de s'épancher..., n'est-ce point le scarabée d'or qui veut secouer sa lourde carapace et ouvrir ses ailes pour s'envoler?

Je vous ai promené, mes amies, à travers les temps et à travers le monde, mais certainement avec moins de charme, de talent et d'esprit que ne l'a fait mon aimable collaboratrice, M^{me} Bentzon, dans le *Courrier des Dames*, notre intéressante édition hebdomadaire; elle vous a narré son voyage en Amérique sous une forme littéraire pleine d'esprit, entrant dans les plus curieux, les plus amusants détails, et, vraiment, vous faisant participer à la vie des Yankees. C'est dit à merveille.

Tantôt l'écrivain vous décrit avec un éclat de rire les joies folles du Carnaval, le cortège du feu, des quakeresses, des nègres et toutes les joyeusetés de ce jour se terminant par le couronnement de trois reines, les plus jolies et les plus distinguées; tantôt vous respirez le parfum poétique et suave des grands lys blancs de Pâques dont chacun se pare pour la Résurrection. Plus loin, ce sont d'exquises peintures « little boys et little girls » des enfants du Nouveau-Monde qui dansent *des pas* à deux ans et sont élevés avec le sentiment de la responsabilité... puis... Mais reprenez les numéros du *Courrier*, de mars à juin, relisez-les, et tandis qu'on vous dit: « J'étais là, telle chose m'advint », vous y croirez être vous-mêmes.

ALIX-AYLICSON.

DEVINETTES



Mots en triangle

Lettre de l'alphabet. — Pronom. — Fils de Noé. — Chef de famille. — Cours d'eau français. — Oter l'éclat. — J'apparus à la voix de Dieu.

(Pâquerette de la Lys à Hirondille de l'abbaye.)

Mots en losange

Consonne. — Objet de toilette. — Une pente. — Un religieux. — Fleur grimpanche. — Porte-lumière. — Pierre. — Fin d'un souvenir. — Consonne.

(Une ancienne abonnée.)

Logogriphe

Avec ma tête, fleuve. — Sans ma tête, prénom féminin.

(Gloire, honneur et patrie, à Avallon.)

Mots en échelle

Les deux montants sont représentés par le nom de deux fleurs parfumées :

1^{er} échelon : Mesure de poids. — 2^e échelon : Déesse de la mythologie. — 3^e échelon : Qui pique. — 4^e échelon : Pour l'enfance. — 5^e échelon : Sans raison. — 6^e échelon : Un général.

(Fidèle abonnée.)

Mots en X

Un ministre et le poète qu'il poursuit de sa jalousie avec les lettres suivantes :

CC EEE III LLL U O RR N H

(X. Y. Z.)

Mots en trident

Verticalement : Réunion d'épis. — Un héros gaulois. — Ecole du gouvernement.

Horizontalement : Pour remuer la terre. — Pour assaisonner. — Un bon animal.

(Deux Rieuses aux cheveux noirs, à Orange.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE JUIN

MOTS EN BOUQUET :

L O B E L I A
I R L G I V N
S I U L L R E
E G E A A A M
R A T N S I O
O N T I E N
N I N E S

MOTS EN CARRÉ :

A G N E S
G L A C E
N A B A L
E C A R T
S E L T Z

PROBLÈME POINTÉ :

Voyelles : Mais nos amours sont inquiètes et nous leur préférons souvent un ciel sombre.

Consonnes : Le vol des tempêtes et le chant des pâles mouettes que berce et qu'emporte le vent.

MOTS EN CROIX :

M
A
I S I D O R E
E
L
E
L I A
R E N E E
A N N E T T E

MOTS EN HÉLICE :

C H A T E A U
H A S A R D
A S I L E
T A L C
E R E
A D
U
T
A H
C R I
R I D E
C I R E R
A R D E U R
T H I E R R Y

ENIGME :

Le temps.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.